

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 66

MONTREAL, 25 JUILLET 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LA DERNIÈRE PRIÈRE DE LÉON XIII

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION:
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.1

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Il y a une huitaine de jours, un brave Canadien se trouvait dans une buvette de la rue des Commissaires, très occupé à déguster un verre de bière, bien gagné au déchargement des navires, quand une demi-douzaine d'Anglais entrèrent, la tête haute, la mine fière et la bouche provocante.

Six contre un, l'occasion était belle, elle ne fut pas manquée.

Ces Anglais n'étaient pas du Canada, il faut le reconnaître, mais bien de ces débardeurs improvisés que certaines compagnies maritimes ont ramassés, le printemps dernier, sur le pavé de Londres, pour faire face à la grève.

On n'ignore pas que cette importation ne fut pas précisément un succès, et que beaucoup d'entre eux durent être mis à l'ombre de l'hôtel Vallée, pour mieux les protéger du soleil des quais.

Les six vauriens cherchèrent aussitôt une querelle d'allemand au Canadien, et passèrent bientôt des injures aux coups. Mal leur en prit, car, l'un après l'autre, ils allèrent s'allonger un peu rudement sur le plancher, après quoi ils prirent leurs jambes à leur cou et détalèrent avec une précipitation non dissimulée.

L'anecdote n'a rien d'extraordinaire, et plus d'un Cokney sait à quoi s'en tenir sur la valeur des muscles canadiens; mais si j'ai cru devoir en parler, c'est pour montrer une fois de plus le sang-froid et le courage de nos gens.

◆◆ Ce courage et ce sang-froid, remarquables aux jours de bataille, deviennent merveilleux en temps de paix, dans les occasions sans nombre où il faut lutter contre des dangers naturels.

La vie des hommes employés au flottage du bois est une lutte continuelle contre les obstacles, contre l'imprévu, contre des forces ennemies, lutte de tous les instants, qui exige du coup d'oeil, des muscles, du calme et un profond mépris de la mort, qui les guette et les attire.

Et c'est cette vie, cette existence spéciale menée de père en fils par plusieurs générations, qui a créé une race toute spéciale, unique au monde, qui réunit en elle au plus haut degré les qualités que nous ne retrouvons nulle part, dans aucun pays, chez aucun peuple, développées à un si grand degré.

C'est le résultat de l'atavisme de gens robustes, sains et courageux, c'est le produit merveilleux du plein airisme poussé à ses dernières limites. C'est l'opposé de l'atavisme de la population des grandes villes, nourrie d'air vicié et d'habitudes vicieuses.

Ce qui se passe en ce moment aux chutes Niagara en est un exemple frappant.

◆◆ Une compagnie de capitalistes canadiens vient de se former pour distraire des chutes du Niagara une force de cent vingt-cinq chevaux, qui sera employée à faire mouvoir d'immenses usines. Les plans des travaux ont été adoptés, l'argent est prêt, — sept millions, — et il ne s'agit plus que de les mettre à exécution; mais c'est là où la difficulté commence.

Il s'agit de construire une digue dans des conditions tellement extraordinaires que les directeurs, après avoir bien étudié les plans, ne purent s'empêcher de dire aux ingénieurs que jamais on ne pourrait trouver d'hommes pour les exécuter.

La construction des pyramides, le percement des montagnes ou des isthmes ne sont, en effet, que des jeux d'enfants à côté des difficultés à vaincre au Niagara.

—Des hommes, répondit l'ingénieur, j'en trouverai! J'emploierai des Canadiens-français.

—Des Canadiens-français! qu'ont-ils donc de plus extraordinaires que les autres hommes?

—Ils ont ce que les autres n'ont pas, messieurs, je les connais. J'ai vécu avec eux et je suis certain qu'eux seuls peuvent mener à bien ce travail gigantesque, qui étonnera le monde.

Cet ingénieur connaissait ses hommes et avait le coup d'oeil juste.

A l'endroit choisi pour la construction de la digue, la nature semble avoir accumulé toutes les difficultés imaginables, et le défi que lui porte l'homme, en ce moment, est vraiment d'une audace sans exemple, car c'est en plein torrent qu'il faut travailler, avec la menace de la mort de tous côtés.

Chaque pas, chaque mouvement ne doit être fait qu'à coup sûr, et la moindre distraction est payée de la vie de l'imprudent.

Au début des travaux, les gages offerts étant élevés, nombre d'hommes se présentèrent, mais aucun ne fut enrôlé avant d'être allé lui-même voir le lieu des travaux, ou plutôt le champ de bataille.

Beaucoup, le plus grand nombre, allèrent voir, examinèrent l'endroit, et s'en retournèrent sans rien dire, ni parler davantage d'engagement.

Le groupe qui resta se composait des forts, des hommes sans peur. Il se composait de spécimens de toutes les nations, et l'on se mit à l'oeuvre.

Tout alla bien pendant un certain temps, mais les difficultés et les dangers augmentaient à chaque pied, à chaque pied conquis sur l'ennemi tant et si bien qu'un beau matin, la plus grande partie des ouvriers s'arrêtèrent et refusèrent d'aller plus loin.

—C'est défier Dieu, disaient-ils, et il n'y a que des anges ou des démons qui peuvent finir ce travail.

On dit souvent que si Satan venait sur la terre porter un défi à l'humanité, il se trouverait un Français pour le relever et tenter la lutte.

Les Canadiens-français du Niagara ne sont ni des anges ni des démons, ils ne sont que des hommes, mais quels hommes!

Quand on vint prévenir l'ingénieur en chef que les ouvriers désertaient les travaux, et refusaient de travailler, à quelque prix que ce fût:

—Et mes Canadiens-français, mes Canadiens aussi?

—Non, monsieur l'ingénieur, les Canadiens continuent le travail.

—Ah! je le savais bien, que je pouvais compter sur eux! Que les ouvriers du monde entier s'en aillent, pourvu qu'il me reste mes Canadiens, j'arriverai!

Et les travaux continuent.

On cite un trait d'audace inouï exécuté par un de ces hommes extraordinaires, Jacques Foisy.

Il s'agissait de préciser la profondeur des rapides, qui courent à une vitesse de vingt-cinq milles à l'heure, et l'homme qui allait tenter l'aventure semblait voué à une mort certaine. Cependant, quand on demanda un volontaire, dix se présentèrent.

L'ingénieur en chef les interrogea:

—Tu n'as pas peur?

—J'connais pas ça, monsieur l'ingénieur.

—Es-tu sûr de réussir?

—Pour être sûr et certain, non, mais je ne risque que ma peau. Promettez-moi seulement d'avoir soin de mes vieux parents, qui sont restés là-bas.

Telle fut la réponse que firent presque tous ces braves, sauf un seul, Jacques Foisy, qui dit simplement:

—Je réussirai, monsieur l'ingénieur.

—Tu en es sûr?

—Sûr.

—Tu es mon homme.

Foisy construisit l'appareil qui devait le porter. Trois troncs d'arbres reliés ensemble et fixés à des câbles que devaient retenir une centaine de bras solides.

Et l'homme, armé d'une barre de fer énorme, qui devait servir à déterminer la profondeur de l'eau, prit place sur le frêle radeau, qu'on laissa glisser dans le torrent. Le moindre glissement, la plus petite distraction pouvait être fatale. Ajoutez à cela que les câbles pouvaient se briser, que l'un d'eux pouvait échapper des mains de l'escouade qui le retenait, que le radeau pouvait tourner, et qu'il fallait un ensemble parfait pour le guider, et vous pourrez à peine vous faire une idée de la situation.

Sur la rive, des milliers de personnes, la poitrine oppressée, les regards fixes, contemplaient la scène.

Foisy, calme, solide comme un roc sur son radeau tremblant, descendit le rapide, plongea sa barre, nota la profondeur, et fut ramené à la rive.

Des cris, des hurras, des exclamations couvrirent un moment le bruit terrible des chutes, et le héros mit pied à terre, aussi paisible qu'à l'ordinaire. Un médecin voulut l'ausculter. Le pouls était calme, le coeur battait comme à l'ordinaire, la respiration était normale.

Quel homme!

◆◆ Le Pape est mort!

Ce bruit se répand dans toute la ville, dans tout le pays, dans le monde entier, pendant que j'écris, et cette nouvelle, si prévue qu'elle était, n'en cause pas moins une commotion générale, non seulement chez les catholiques, mais parmi tous les peuples de croyances diverses.

D'autres plumes autorisées que la mienne ont déjà parlé des qualités de ce pape extraordinaire, qui fut vraiment grand, et je me bornerai à citer quelques anecdotes de la vie de Léon XIII.

Atteint, à vingt ans, de faiblesse et de malaises causés par un surmenage excessif de travail, il lutte contre la souffrance avec une énergie de fer et trouve la force d'écrire les vers suivants, qui ne sont qu'une pâle traduction:

A peine ai-je vingt ans; à peine si ma vie
Monte au-dessus de l'horizon,
Et voici qu'aux douleurs ma pauvre âme asservie
Pleure, écrasée en sa prison.

Mais qu'importent ces maux dont le fardeau m'accable!

Et dont mon coeur se rit pourtant!
Plein de dédain, je puis, maladie implacable,
Me consoler en te chantant!

J'ai perdu le sommeil; en mon corps qui s'épuise,
Sans retour la force a péri;
Pour mes yeux affaiblis toute lumière est grise,
Et mon front est comme meurtri.

La fièvre qui me ronge, en mes veines arides
Fait courir sa glace et son feu;
Ma poitrine est sans souffler et j'ai déjà des rides;
Tout en moi s'en va peu à peu;

En vain, je me flattais, sur la foi de mes rêves,
D'avoir longtemps un lendemain,
Prête à trancher le fil de mes heures trop brèves,
La mort est là sur mon chemin...

Mais qu'importe?... La peur qui fait trembler le
Ne me prendra jamais au coeur;
La cruelle qu'elle est, qu'elle fasse sa tâche,
Je la vois venir en vainqueur!

Affamé d'éternel, d'une si courte vie,
Non, je ne regrette rien, Mort!
Heureux est l'exilé qui revoit sa patrie,
Et le nocher qui touche au port!

Quelques années plus tard, en 1837, il ressent les symptômes du choléra, qui faisait alors grand nombre de victimes, et fait son testament en ces termes:

"Au nom de Dieu, "Amen".

"Je laisse mon âme entre les mains de Dieu et de Marie Sanctissime. Que la divine Majesté et la Vierge bénie aient compassion de moi, pécheur!

"Je laisse héritier de tout mon avoir mes bien chers frères, Charles et Jean-Baptiste, en parties égales, leur enjoignant l'obligation de faire dire, pour le repos de mon âme, cinquante messes par an, durant cinq années. Après ce délai, ils seront exempts de la dite charge, mais je me recommande à leur charité, afin d'augmenter le nombre des suffrages que je leur demande pour mon âme. Mes susdits héritiers seront aussi tenus de distribuer, en une seule fois, vingt écus pour secourir les pauvres besogneux de la terre de Carpineto, mon pays natal.

"Je laisse à l'oncle Antoine, comme un simple gage de mon affection respectueuse, le service de porcelaine que m'a offert son Em. le cardinal Sala.

“Moi, Joachim-Vincent Pecci, j'ai écrit de ma propre main cette dernière volonté, le 14 septembre 1837, à la troisième heure de nuit.”

C'était une fausse alerte, car le siècle devait mourir avant lui.

Il y a quelques années, en 1894, tout le monde parlant des cures de l'abbé Kneipp, Léon XIII exprima le désir de le voir.

A cette époque, Léon XIII ressentait une douleur au genou et se plaignait de troubles intestinaux. Le cardinal Monaco la Valetta parla au Pape de l'abbé Kneipp. Le Pape consentit à recevoir ce thérapeutique, dont la renommée disait les choses merveilleuses. Il consentit même à se dévêtir devant lui et à prendre, sous sa surveillance, un premier bain.

Lorsque je l'ai déshabillé, raconta l'abbé Kneipp, pour lui faire prendre un bain, j'ai enlevé la soutane blanche, tachée de tabac à priser, des sous-vêtements nombreux, des tuniques. Arrivé au fond, je n'ai trouvé qu'un yague fantôme. Cet homme ne peut mourir comme les autres...”

Ce vague fantôme contenait cependant une force extraordinaire, une puissance merveilleuse dont le monde a ressenti les effets bienfaisants, et c'est justement parce que Léon XIII eût une si grande influence que l'on demande quelles épaulures seront assez fortes pour porter dignement et sans faiblir le poids du pouvoir qu'il vient de laisser.

LEON LEDIEU.

LA DERNIÈRE PRIÈRE DE LÉON XIII

Dans quelle touchante attitude notre présent frontispice ne montre-t-il pas Léon XIII, l'illustre pontife qui vient de disparaître de la scène du monde !

Courbé sous le poids des ans, humblement prosterné devant Dieu, oubliant les bruits du siècle qui l'entourent, le grand pape des temps modernes récite une dernière prière.

C'est le chant suprême d'une vigoureuse existence, dont l'esprit souverainement conciliant a présidé aux destinées de son époque. C'est le dernier soupir d'une âme d'élite s'exhalant dans l'épanchement mystique de l'oraison suprême.

On dirait que le saint vieillard se prépare à secouer l'enveloppe chétive qui le retient captif ici-bas, pour prendre son essor vers les sphères idéales de l'au-delà.

Sous la rubrique “Léon XIII et le Vatican”, nous consacrons aujourd'hui une double-page de gravures choisies, à commémorer le sinistre événement qui vient de plonger l'univers catholique dans un deuil profond. C'est un tribut d'hommage respectueux que l'“Album Universel” s'empresse de rendre à la mémoire de l'un des plus éminents successeurs de saint Pierre.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Léon XIII naquit et fut élevé dans l'air vif des montagnes des Volsques, et il conserva toujours quelque chose du type montagnard ; le corps long, mince, droit, les épaules carrées, l'oeil perçant et brillant, les traits accusés, et, dans toute sa personne, un épanouissement complet de force et de robuste énergie ; et dans son caractère, la combinaison bien équilibrée d'une ferme prudence avec une décision sûre et rapide.

Ceux qui sont allés à Carpineto (diocèse d'Agnan) ont vu la vieille construction blanche, avec sa tour qui domine la ville, comme toutes les demeures de la petite noblesse dans les hameaux ou villages du sud de l'Italie. Car les Pecci étaient depuis longtemps de bons gentils hommes, lorsque Joachim, — le futur Léon XIII, — naquit, en 1810, et les portraits de son père et de sa mère, dans leur costume de l'autre siècle, sont toujours suspendus à leur place dans le manoir. Le Pape ayant quatre-vingt-treize ans, le comte et la comtesse Pecci avaient du naître à l'époque de la Révolution française. Léon XIII ressemblait singulièrement à l'un et à l'autre ; il avait le front et les yeux de son père, la bouche et le menton de sa mère. Dans sa jeunesse, il semble avoir été très brun ; c'est ce qui apparaît d'après son portrait, peint quand il était nonce à Bruxelles, vers l'âge de trente-quatre ans. Son teint, extraordinairement clair et pâle, était aussi une des caractéristiques de la famille Pecci. Le visage de Léon XIII semblait taillé dans de l'albâtre vivante, et ce n'est pas une figure de rhétorique que de dire qu'il paraissait émettre une clarté qui lui était propre.

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

BITER. — Anglicisme qui s'emploie à tort dans le sens de SURPASSER. Au lieu de dire : Dans les beaux-arts les Français BITENT les Anglais, dites plutôt : Dans les beaux-arts les Français SURPASSENT les Anglais.

BLACK-BALL. — C'est par ce mot anglais que maintes familles canadiennes désignent le CIRAGE A CHAUSSURES. Laissons donc aux Anglais l'emploi du “BLACK-BALL”, pour ne faire usage que du CIRAGE. Ne pas dire : Le BLACK-BALL renouvelle les chaussures. Il faut dire : Le CIRAGE renouvelle les chaussures.

BLACK-EYE. — Voilà le mot anglais à la mode après les bagarres. Il faudrait pourtant lui substituer l'expression française “OEIL AU BEURRE NOIR”. Ne dites donc pas : Un coup de poing de tel homme vaut un BLACK-EYE. Dites, par exemple : Un coup de poing de tel homme vaut un “OEIL AU BEURRE NOIR”.

BLOC. — N'est pas français dans le sens de “pâté” de maisons. Au lieu de dire : Je suis le propriétaire d'un BLOC de maisons, dites plutôt : Je suis le propriétaire d'un “pâté” de maisons.

BOISURE. — Ne peut remplacer à bon droit le mot BOISERIE, menuiserie dont on revêt les murs d'un appartement. Au lieu de dire : La BOISURE de ma maison est en chêne, dites : La BOISERIE de ma maison est en chêne.

BOLTER. — S'emploie à tort dans le sens de PRENDRE LA FUITE, car ce mot n'est pas français. Ne dites donc pas : Votre chien m'a fait BOLTER, mais dites, par exemple : Votre chien m'a fait PRENDRE LA FUITE.

BOMMER, BOMMEUR. — (De l'anglais TO BUMM et BUMMER). Ces termes d'origine anglaise s'emploient à tort pour FAIRE LA NOCE et NOCEUR. Au lieu de dire : Voilà un vil BOMMEUR, vous pouvez dire : Voilà un vil NOCEUR.

Il passa son enfance dans la simple demeure de Carpineto. Un lever toujours matinal, des exercices constants, une nourriture simple firent de lui un homme robuste, avec un cerveau pourvu d'une grande abondance de simple bon sens. Enfant, il était grand marcheur et grand grimpeur, et on dit qu'il aimait excessivement la chasse aux oiseaux, la seule chasse possible, du reste, en cette partie de l'Italie, et pratiquée dans ce temps-là comme elle l'est encore, non seulement avec des fusils, mais au moyen de filets. On a dit souvent que les poètes et les amateurs de liberté viennent plus fréquemment des montagnes et des bords de la mer que d'une région plate. Léon XIII tient un rang élevé parmi les poètes érudits de notre époque, et est certainement remarquable par le libéralisme de ses vues.

Quand Léon XIII parlait, en toute occasion, il était éloquent, mais de l'éloquence du dictateur, et quelquefois du logicien, plutôt que du prédicateur. Son élocution était excessivement claire en latin, en italien, et aussi en français, langue dans laquelle il s'exprimait avec facilité et clarté. En latin et en italien, il choisissait ses mots avec grand soin et adresse, et il faisait usage de fines distinctions, à la manière de Cicéron.

Sa voix était aussi strictement individuelle que sa manière de parler. Elle n'était ni profonde ni très pleine, mais, vu son grand âge, elle était étonnamment claire et vibrante, et elle avait un certain ton incisif qui lui donnait une grande portée.

Son port était droit en tous temps, et, les jours où il se portait bien, son pas était vif lorsqu'il parcourait ses appartements privés : “Il Papa corre sempre” (le Pape court toujours), disaient souvent les gardes et les familiers de l'antichambre. Un homme qui parle nettement et agit vite est généralement un homme qui pense fortement et utilement.

Il n'avait rien changé à ses habitudes depuis le temps où il vivait à Pérouse comme cardinal, et, à vrai dire, depuis le temps où, petit enfant, il faisait la chasse aux oiseaux, à Carpineto.

Après sa messe quotidienne, il déjeunait avec du café et du lait, lait fourni par des chèvres entretenues dans les jardins du Vatican, en souvenir des montagnes natales.

En toute saison, quand le temps était beau — et jusqu'à la veille de sa maladie, — le Pape se promenait à pied ou en voiture, dans les vastes et splendides jardins du Vatican. Il était porté hors de ses appartements jusqu'à la grande porte dans une chaise à porteurs, par les “sediarii” ou porteurs de chaise en livrée ; ou, s'il sortait par la petite porte, appelée porte de Paul V, sa voiture l'y attendait et il y montait avec le Cameriere Segreto Partecipante, qui est toujours un Monsieur. Il est bon de dire en passant (pour ceux qui ne sont pas au courant des formules protocolaires), que les “Monsignori” ne sont pas nécessairement des évêques ni même des prêtres consacrés, ce titre n'étant, en réalité, qu'un insigne honorifique. Deux gardes-nobles se tenaient à cheval aux portières de la voiture, simple et élé-

gant coupé fermé, aux armoiries papales peintes sur la portière. En été, il sortait souvent en landau découvert. Il faisait plusieurs tours dans les avenues, et quand il descendait, le “esente” ou officier des gardes mettait pied à terre et ouvrait la portière. Le Pape se promenait alors à pied dans le voisinage du pavillon Chinois et le long du Torrione, où est bâti l'Observatoire papal.

Mais ses promenades n'étaient pas purement platoniques. L'activité naturelle de Léon XIII exigeait qu'il s'occupât même pendant ces moments de délassement et de repos. Aussi, il s'intéressait aux travaux et aux embellissements des jardins ; il aimait à causer avec Vespignani, l'architecte des Saints-Palais apostoliques (qui est aussi le chef du parti catholique de la municipalité de Rome), et à revoir les plans que ce fonctionnaire avait préparés, et à donner son opinion, et surtout à s'assurer que chaque ordre était exécuté dans le plus bref délai possible.

Enfin, pendant les plus fortes chaleurs, le Pape, après avoir dit la messe, descendait dans le jardin vers 9 heures du matin ; il y passait toute la journée, accordant des audiences dans un pavillon, comme il l'eût fait dans le Vatican. Il y dînait également et s'y reposait ensuite, gardé par les gendarmes de service, auxquels il envoyait généralement une mesure de bon vin, autre reminiscence d'une coutume de la campagne ; et, à la fraîcheur du jour, il remontait dans sa voiture et ne rentrait au Vatican qu'après le coucher du soleil, vers l'heure de l'“Angelus”.

Au cours de ces promenades, Sa Sainteté se plaisait aussi beaucoup à converser sur les plantes et les fleurs avec le directeur des jardins, le chevalier Cesare Balzani, ou bien il allait, — s'appuyant sur sa canne, entre l'officier des gardes-nobles et le chambellan particulier de service, causant librement des sujets courants, contant des anecdotes de sa propre vie — voir les gazelles, les daims et autres animaux que l'on élève dans une partie du parc.

De la coupole de Saint-Pierre, le regard plonge sur toute l'étendue des jardins, et quand le Pape se promenait, suspendu à quatre cents pieds au-dessus, les visiteurs s'arrêtaient pour l'observer.

Mais ses yeux perçants ne manquaient pas de les remarquer aussi :

— “Montrons-nous ! s'écria-t-il un jour, il n'y a pas longtemps. Du moins, on ne pourra pas dire que le Pape est malade !”

Les années précédentes, Léon XIII ne descendait que plus tard dans les jardins. On a la conviction que c'est pendant une de ces promenades que le Pape a pris froid. La dernière fois qu'il sortit, en effet, sa voiture, commandée pour une heure plus tardive, ne l'attendait pas sur le seuil. Sa Sainteté fit quelques pas. La voiture arriva sur ces entrefaites ; mais il était trop tard. Léon XIII transpirait légèrement. Il s'attarda à discuter avec un jardinier au sujet des ombrages d'une allée dont il voulait faire dresser les arbres en forme de berceau. L'humidité dut pénétrer son corps, si frêle, et provoqua une congestion des poumons, qui lui fut fatale.

LE CHAPEAU DE SOIE

A l'occasion de la récente élection de M. René Bazin à la dignité d'académicien, en remplacement de M. Ernest Legouvé, nous croyons intéresser nos lecteurs en citant la nouvelle suivante extraite de l'œuvre du célèbre auteur :—

L'uniformité dans le costume ne sera jamais complète. Quand la jaquette anglaise aura partout remplacé la blouse gauloise ; quand la cravate qui porte le nom de Lavallière ornera le cou de tous les conducteurs de bestiaux ; qu'il n'y aura plus de cols non empesés, ni galon, broderie, plumet ou pensée d'aucune sorte dans le vêtement masculin, un meuble nous restera, diversifié à l'infini : le chapeau de soie. Grâce à lui, nous aurons encore des sujets de sourire, d'étonnement ou d'admiration.....

Le plus extraordinaire, le plus inquiétant des chapeaux de soie que j'aie aperçus dans ma vie, occupait le compartiment central d'un bahut ancien, composé de trois corps que séparaient des cloisons et que fermait une seule porte de chêne sculpté. Il était démesurément haut et évasé, avec des bords démesurément larges, relevés et cambrés. On l'eût pris pour le chapeau d'un orateur populaire en 1848. Le poil n'en était pas seulement rouge et inégal ; il offrait une série de mèches, de tourbillons, d'éraflures, et ce luisant métallique, par endroits, que donne aux chapeaux des humbles l'emploi de la brosse mouillée.

M. Narcisse ne pouvait cependant être compté parmi les pauvres. L'héritage d'une de ses tantes, et le malheur qu'il avait eu, après un an de mariage, de perdre Mme Narcisse, lui assuraient, pour la fin de ses jours, une aisance qu'il n'affichait pas, qu'il ne risquait pas, mais qu'il appréciait. Tout le monde savait d'où il venait. Après la guerre de 1870, on avait vu arriver, dans ce chef-lieu de canton de la Sarthe, où je l'ai rencontré, un homme d'une quarantaine d'années, très grand, avec une figure plate, des yeux bleus inquiets et doux, des cheveux presque blancs plaqués le long des tempes et recourbés en acroche-coeur. Il se disait originaire d'une petite ville de Lorraine, où il avait rempli les fonctions de greffier de la justice de paix, était bien accueilli en pays manceau, achetait une maison, la meublait, et ne se distinguait plus de ses voisins que par sa taille plus élevée, le sourire prudent qui lui servait souvent de langage, et l'extrême réserve qu'il gardait lorsqu'on parlait devant lui des épisodes de la guerre.

Pourquoi M. Narcisse avait-il donc serré dans son bahut le chapeau hors de service qui reposait sur un champignon de bois de rose, et que flanquaient deux figurines devenues extrêmement banales et représentant les deux provinces annexées ? Evidemment, cette relique très ridicule devait évoquer, dans le souvenir de M. Narcisse, un souvenir d'idylle ou de drame.

J'appris, du bonhomme lui-même, le secret qu'il avait eu longtemps intérêt à garder, et qui peut être raconté, maintenant que l'ancien greffier s'en est allé dans l'autre monde.

C'était donc en janvier 1871, dans une petite ville de Lorraine, et le jour de la fête des Rois. Les Allemands, — une division bavaroise, — occupaient presque toutes les maisons et tous les édifices publics. Ils avaient même établi un hôpital dans le vieil hôtel où s'étaient tenues les audiences de la justice de paix, où M. Narcisse habitait encore, gardant ses registres, ses fournitures de bureau et le fauteuil doublé de cuir du magistrat en fuite. Pour célébrer la fête traditionnelle, le greffier avait traversé le pont sur la rivière en ce moment gelée, s'était réuni à quelques amis très sûrs, et, portes closes, à demi-voix, tandis que le pas lourd des patrouilles faisait sonner les vitres, il avait dit, levant son verre plein d'un petit vin de la Moselle : "A la France, mes amis ! à la grande reine !"

Il revenait, excité, moins par le vin que par les mots dangereux, les mots défendus, que la peur enfonce dans l'âme comme une mine prête à sauter. Les basques de sa redingote et de son pardessus, déboutonnés malgré le froid, claquaient au vent. Il marchait vite, la tête en arrière et coiffée d'un chapeau de soie monumental que connaissaient tous ses concitoyens. Il éprouvait dans les bras comme des secousses de colère, qui lui faisaient serrer les poings. La nuit était à la fois brumeuse et glacée, une de celles, trop nombreuses cet hiver-là, qui, endormaient du dernier sommeil les traînards des armées en marche. M. Narcisse avait envie de briser les reins à un en-

nemi. Et le malheur voulut qu'un soldat bavarois, aux trois-quarts ivre, insultât sur la route cet homme, qui passait avec raison pour le plus timide et le plus rangé des plunitifs.

Ils s'étaient aperçus de loin, à quarante mètres peut-être venant en sens contraire. L'Allemand, très gros, titubait et parlait seul. Ils se rencontrèrent sur le pont, et le soldat dit, en mauvais français :

—Passe pas, monsieur !

L'autre se porta à droite. Il se sentit bousculé, puis saisi au collet, se dégagea d'un coup de poing, et, furieux, avant que le soldat eût le temps de tirer son sabre, l'enlaça de ses deux bras, le souleva dans un effort de tous ses muscles raidis, et le jeta contre la borne d'angle qui protégeait l'entrée du pont.

La nuque heurta le granit. L'homme resta étendu sur son grand manteau, subitement développé dans la chute.

Narcisse regarda une minute son adversaire, évanoui ou mort, il ne savait lequel. Et il n'avait pas encore ressaisi la pensée, il n'était que le spectateur stupide de son oeuvre, quand un clairon sonna dans le quartier haut, derrière lui. Alors il eut peur, il comprit qu'on allait venir ; il vit clairement la suite fatale de son aventure, l'officier à moustaches blondes qui commanderait : "Arrêtez-le !" l'interrogatoire sommaire, la victime sortie de son étourdissement et qui parlerait, les canons de fusil du peloton d'exécution qui s'abaïsseraient ensemble. Il essaya de mettre l'homme debout contre le parapet. Il y parvint à



M. RENÉ BAZIN, élu membre de l'Académie française

grand-peine. Ses doigts n'avaient plus de force. Et, comme une seconde fois le clairon sonnait, couvre-feu sans doute ou alerte de nuit, le greffier poussa par les épaules ce corps inerte, qui bascula par-dessus la rampe et tomba dans le vide...

Le pauvre soupeur du jour des Rois racontait qu'il n'avait jamais entendu un bruit plus affreux que celui de la glace qui se rompait sous le poids, et qui criait ensuite, d'un bord à l'autre, en se fendait. Cela ressemblait à une plainte, à un appel.

Il courut jusqu'à la justice de paix, entra par la porte du jardin, et ne rencontra aucun des médecins allemands. La visite du soir était depuis longtemps faite. Les religieuses françaises veillaient seules les malades. Narcisse se coucha, dans la chambre qu'il occupait sous les combles, et fut pris d'une fièvre violente. Dans le délire, il se levait, frappait les murs, se penchait par-dessus les chaises qui meublaient la mansarde, et criait : "Mais enfonce donc, misérable ! enfonce donc !" Si bien que, vers deux heures du matin, une des soeurs infirmières monta.

—Qu'est-ce que vous avez, monsieur Narcisse ?... Mais oui, la fièvre, très forte...

Il se mit à crier :

—Non, ma soeur, un crime ! un crime ! un crime !

Elle ferma promptement la porte, qu'elle avait laissée eutr'ouverte, fit recoucher le pauvre greffier, lui ordonna de se taire, mais ne put obtenir le silence que quand il eut raconté toute la scène de la veille. Alors, il sembla reprendre sa raison, et devint soumis comme un enfant. Les larmes commencèrent à couler de ses yeux.

—Sauvez-moi, ma petite soeur, disait-il, répondez-leur que je ne suis jamais sorti... Vous ne les laisserez pas monter, n'est-ce pas ?

La religieuse le rassura de son mieux, mais elle était extrêmement pâle lorsqu'elle se retira, parce que, ayant voulu mettre un peu d'ordre dans la chambre, en femme prudente qu'elle était, elle s'était aperçue que le chapeau avait disparu, le chapeau de soie aux bords légendaires.

Pendant trois jours, Narcisse ne quitta pas la mansarde. La fièvre le ressaisissait chaque nuit, et le délire, et cette mystérieuse passion de l'aveu, qui naît du sang versé. Le quatrième jour il déclara qu'il voulait voir, à tout prix, l'endroit où s'était passé le drame dont on parlait en ville. Et comme les religieuses l'avaient supplié de ne pas s'aventurer dehors, par ce froid, il dit à l'une d'elles, qu'il avait rencontrée dans le couloir :

—Vous m'avez donc caché mon chapeau ? Ça n'est pas bien, ma soeur. Vous voyez, je suis obligé d'aller tête nue.

La soeur n'était pas dans la confidence. Elle répondit doucement :

—Mais, monsieur Narcisse, vous ne l'aviez pas, l'autre soir, quand vous êtes rentré. Je vous ai vu dans le jardin.

Il devint plus blanc que la cornette de la soeur. Au même moment, sur la première marche de l'escalier que M. Narcisse allait descendre, apparut un sous-officier allemand, ganté, correct, qui, apercevant l'homme, fit le salut militaire, et dit :

—Monsieur Narcisse ?

—Lui-même.

Le greffier, devant l'ennemi, s'était retrouvé subitement. Il avait la tête haute.

Son visage, rasé, encadré par deux accroche-coeur d'un blond roux, son extrême pâleur, son grand corps qui s'était redressé tragiquement, ses deux poings en garde et rapprochés de la poitrine, lui donnaient l'air d'un mauvais acteur de mélodrame.

Le malheureux jouait sa vie, et il en avait conscience.

—Ordre du général commandant les troupes d'occupation, dit le soldat, suivez-moi.

Par un matin clair, à travers les rues que la chute récente de la neige avait rendues silencieuses, Narcisse fut conduit à la mairie, salle des mariages. Elle avait encore ses rideaux de reps vert et ses tables de chêne ciré, la salle des mariages ; seulement, à la place du maire en écharpe, un général allemand était assis, entouré d'officiers. A droite, entre deux soldats, quelqu'un se tenait debout, que Narcisse reconnut bien : le meunier dont le moulin se trouvait au bord de la rivière, à deux cents mètres au-dessous du pont. Enfin, sur la table, en belle place, le greffier aperçut le chapeau de soie, défoncé, couturé, humide encore d'un séjour prolongé dans l'eau. Une image lui traversa l'esprit, celle des deux initiales d'or qu'il avait tant de fois recollées lui-même sur la coiffe du chapeau : "R. N.", — Robert Narcisse. Avaient-elles tenu ? Étaient-elles parties ?

—Monsieur, dit le général, vous savez aussi bien l'allemand que le français ? De plus, vous avez l'habitude des procès-verbaux ?

—Oui, monsieur, dit fermement Narcisse.

—Il y a eu mort d'homme, mort violente, dans cette ville, voilà trois jours.

Le greffier regarda le meunier, qui avait une figure de statue, immobile, mais deux yeux de flamme qui disaient : "Pour Dieu, tais-toi !" — Et il se tut.

—Reconnaissez-vous ce chapeau ? continua l'officier. A-t-il appartenu à quelqu'un d'ici ?

Narcisse fit un pas, se courba, et, découvrant que les initiales avaient disparu, fut pris d'une espèce de sanglot de joie qui ressemblait à un fou rire.

—Qu'avez-vous ? Pourquoi riez-vous ?

Mais la certitude qu'il aurait la vie sauve était entrée au coeur du greffier. Il fit un grand effort pour rire, en effet, et balbutia :

—C'est qu'il est de forme si ancienne !... Personne ne porte plus de chapeau semblable, monsieur... Nous autres, Français... la mode... vous savez...

Le général répondit :

—Oui, je sais. Le meunier a dit la même chose, tout à l'heure. Écrivez en français ce que je vais vous dire en allemand.

Et Narcisse transcrivit le procès-verbal, qui relâchait le meunier, déclarait purement accidentelle la mort du soldat Wrangel, et reconnaissait, conformément à l'avis des médecins militaires, que la blessure à la nuque avait été produite par la chute sur la glace.

Ce fut le dernier procès-verbal du greffier Narcisse, qui avait tenu la plume dans sa propre affaire. Le pauvre homme ne put jamais repasser le pont sur la rivière, jamais remonter vers ses amis du soir des Rois, et, dès que la paix fut faite, quitta la Lorraine.

RENE BAZIN.

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

TRISTE SORT

LA GRÈVE AU MOULIN

Toute la journée, le moulin blutait la farine. L'eau chantait gaiement tout le jour. "Marinette", aussi. Le meunier préférait le chant de sa fille. La meunière, celui du moulin. — Chacun son goût. Entre la note claire, mais monotone de l'eau courante et les vibrations gaies, chaudes et émotionnantes des chansons de Marinette, le choix des gas du canton était tout fait. — Chacun son goût. Le moulin, — comme tous les moulins, — était sur une petite rivière, — mais, pas comme toutes les petites rivières. Elle était encaissée entre deux rives de rocs escarpés, surmontés de sapins. Les branches toujours vertes surplombaient, et donnaient à l'eau limpide une teinte sombre et mystérieuse. De grands lis d'eau venaient corriger heureusement cette sévérité. Les joncs minces et onduleux imitaient les oiseaux aquatiques, qui embellissaient le paysage de leurs ébats. Le moulin était idéal. Marinette, aussi. Tout allait donc sur des roulettes dans le meilleur des moulins. Ou, si vous l'aimez mieux, tout marchait comme sur des ailes de moulin. Du matin au soir, le meunier fumait sa pipe et escomptait son gain, supputant la dot probable de Marinette. La meunière, forte tête, faisait marcher droit les garçons du moulin et se croyait aussi importante que la grande porte de l'écluse. Ce n'était pas s'attribuer une mince importance : cette porte, on l'avait eue dès le commencement. Elle avait été seule, d'abord. Elle était d'une force incroyable, faite en cèdre croisé, boulonné de fer. Plus tard, à mesure que s'augmentait l'importance du moulin et la fortune de ses possesseurs, on avait étendu la digue d'un bord à l'autre de la rivière et on avait ajouté deux autres portes à la première. — Celle-ci était encore bonne pour longtemps. Il fallait voir avec quel soin ces portes avaient été ajustées et avec quelle docilité, aussi, elles obéissaient, toutes les trois, à la moindre impulsion. C'étaient des portes modèles : elles s'ouvraient et se fermaient à volonté. Un jour, pourtant, le meunier crut sentir une résistance. Étonné, il tire : la porte ne bouge pas. Il essaie les autres : même mauvais vouloir. "C'est curieux", se dit-il, "hier encore, elles fonctionnaient admirablement bien". — Ah ! oui, hier..... Aujourd'hui, c'est différent. La plus petite des trois a été remplacée, hier, et ce matin, voici ce que la nouvelle venue, — frondeuse de la plus belle espèce, — a dit aux anciennes : "Il a l'air d'un drôle d'homme, notre maître. Avez-vous remarqué, quand il m'a posée : s'il ne m'a pas ouverte et refermée vingt fois ?..... Vous traite-t-il comme cela, vous autres ? J'espère bien que non : votre âge et vos services vous donnent droit à plus de considérations. Ne m'avez-vous pas dit qu'il vient nous essayer chaque matin, pour s'assurer de notre bon fonctionnement pendant la journée ? "En voilà une précaution : il nous connaît bien !..... Aujourd'hui, si vous voulez m'en croire, nous ne nous laisserons pas imposer ainsi un surcroît inutile de besogne. Nous ne nous ouvrirons que quand on aura besoin de nous." Les autres auraient dû répondre que c'était une sage précaution : l'expérience l'avait prouvé ; qu'il n'était pas nécessaire de brusquer les choses ; qu'elles avaient toujours été traitées doucement ; qu'il n'avait pas voulu se séparer de ses vieilles amies pour des portes plus perfectionnées ; que ce serait tromper sa confiance. Mais non, elles aimèrent mieux garder un lâche silence.

Voilà pourquoi, malgré l'heure matinale, le meunier, tout soucieux et fort chagrin, trotte déjà vers la ville, au trot de son bon cheval, avec sa plus grande charrette.

Il revient, en peu de temps, avec deux portes flambant neuves, dans sa charrette.

Grand étonnement au moulin.

Il explique la chose : "J'ai essayé les portes, avant de partir. Elles ne marchent plus. Pour ce qui est de la neuve, elle va marcher, certain. "Mais les deux vieilles, à mon grand regret, il faut les remplacer, comme l'autre, hier." — Hier : hélas !

On essaie de nouveau la porte neuve : elle fonctionne à merveille. — La perfide !

Les deux vieilles, toutes repentantes et désolées, sont enlevées et remplacées, sans qu'on ait seulement l'idée de tenter de constater si elles sont encore en bon état. — Ce qu'elles auraient tourné avec prestesse.....

On les jette au rebut, dans un champ, pendant que l'autre, la véritable coupable, reste en place. On en fait des ponceaux pour les fossés.

Désormais, elles seront assujetties au dur passage des lourdes charettes, qui meurtrissent leurs vieilles articulations. Au lieu de la caresse des eaux printanières, l'insulte des sabots grossiers des boeufs de labour.

Amère et irréparable punition d'un moment de révolte, d'ingratitude, de folie.

Plus de joies pour elles : leur temps est fini, passé. Elles végéteront et mourront, solitaires et délaissées.

Pourtant non : je me trompe. Les vieilles planches ont encore, quelquefois, des frémissements d'une indicible douceur.

C'est quand Marinette y passe, les effleurant de son pied mignon et aimé, au bras de Baptiste, son promis.

ALFRED.

UN ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Sunt lacrymæ rerum. — Virgile

Par un sombre dimanche de septembre, après souper, je me rendais à l'office des vêpres, qui a lieu le soir dans mon village. J'étais très en retard, et, comme je touchais au perron de l'église, les cloches s'agitèrent pour le Magnificat. Au même instant, un omnibus attelé de deux chevaux roula et vint s'arrêter près de moi. Une jeune fille que je connaissais bien se précipita hors de la portière, effarée, un mouchoir à la main, fit quelques pas, et, debout devant le porche, elle demeura sanglotante, tandis que les curieux l'entouraient....

C'était une amie de ma soeur ; elle avait nom Bernadette B... J'allais souvent "pique-niquer" avec ses frères, Paul et Rémi.

Des gens me dirent que son père venait d'être écrasé par les chars. C'était justement l'heure du train. Le carillon cessa tout à coup et j'entendis la pauvre s'écrier : "Papa est blessé !... Il va mourir !... Oh ! un prêtre !" Le curé étant absent, il ne restait que le vicaire, qui chantait les vêpres. Averti aussitôt, il interrompt l'office, monte dans l'omnibus, et l'on gagne la gare en toute hâte. Mêlé à un tourbillon de foule, j'y cours aussi. Lorsque j'arrivai, quatre employés portaient sur un drap le cadavre de M. B... Il avait eu la tête coupée en deux par une roue, à la hauteur des yeux, la cervelle fracturée et pendante... On le déposa dans la halle en attendant l'enquête du coroner. Des femmes — des Anglaises pour la plupart — criaient, énervées à l'excès. Au loin, le train meurtrier s'enfonçait sous le feuillage. A voir ses deux fanaux rougeâtres accrochés à l'arrière du dernier wagon, comme deux yeux, l'idée vous venait de quelque hydre apocalyptique marchant à reculons et dévorant des êtres humains sur son passage. Ça et là, le long des rails, les lanternes suspendues aux mâts jetaient une lueur blafarde. Devant vous, à perte de vue, les masses noires des forêts tranchaient sur le fond grisâtre d'un ciel d'automne, sans

étoiles, et bouleversé par le vent. Des lambeaux de nuages s'étendaient, pareils à des linceuls effilochés, poussés vers l'horizon dans une course folle qui donnait à la nature quelque chose de désordonné et de hagard.

Sitôt que l'on eût enfermé le cadavre, je me sauvai, effrayé ; en route, je rejoignis un ami qui avait vu se produire l'accident. Voici les détails que je tiens de lui :

M. B... était venu à la gare, conduire Paul, qui partait pour le collège. Jamais il n'avait paru plus gai ; il disait plaisamment à l'hôtelier, en montrant son garçon : "Ca pousse vite, ces jeunesse-là ; sais-tu qu'il va falloir déguerpir bientôt, nous autres, les vieux !"

Lorsque le train s'ébranla, assis dans un char, il s'amusait à causer. Il croyait pouvoir sauter sur une plate-forme où l'on déposait les "bagages", à deux arpents plus loin. L'instant d'après, il donna une dernière poignée de main à Paul, et sortit. Pendant que le train filait encore à une allure modérée, arrivé à la plate-forme, il mit le pied gauche sur un colis et glissa. Sa tête heurta le chambranle d'une fenêtre, et alla se broyer sous les roues. Il expira instantanément.

L'enfant n'eut connaissance de rien. Il apprit la triste réalité seulement deux jours plus tard. Ces nouvelles-là ont l'horrible imprévu d'un coup de foudre. Comme il dut pleurer, le pauvre Paul !

Le même soir, tandis qu'on recueillait les membres écrasés de M. B..., d'autres hommes soute-naient dans leurs bras son épouse, évanouie, et la portaient vers sa demeure. Au moment de l'accident, elle se trouvait à la gare avec un groupe de femmes. D'abord, elle ne vit pas tomber son mari ; mais, à l'effarement des gens, ou par quelques cris lancés parmi la foule, elle eut le pressentiment du malheur. En route, elle devint comme folle, et perdit connaissance. A deux ou trois reprises, elle sanglota : "Il est mort !... dites-le donc ! C'est mon mari qui est mort ! Il est mort ! Il est mort !"

Ainsi pleurait cette douleur profonde. Et moi, en repassant devant l'église, maintenant déserte et sombre, à l'endroit même où, une heure auparavant, la jeune Bernadette m'était apparue, noyée de larmes, j'aperçus — ô contraste ironique ! — un couple d'amants, enlacés et rieurs, heureux de vivre, heureux de leurs vingt ans.

RENE HICICLE.

Sainte-Agathe-des-Monts, juillet 1903.

AU BLASPHEMATEUR

Tel un démon sorti des cachots de l'enfer,
S'échappe de ton coeur, de tes lèvres infâmes,
Le blasphème, inventé par le roi Lucifer,
Dont Dieu livra l'orgueil aux éternelles flammes.

Dis-moi, que t'ont donc fait tous ceux que tu
[maudis ?

Que t'a donc fait ce Dieu, contre qui tu blas-
[phèmes,

Et qui, pour toi, pour moi, créa son Paradis ?
Ne redoutes-tu point ses divins anathèmes ?

Que t'a donc fait le Christ, notre doux Rédemp-
[teur ?

Dis, que t'a fait Jésus, et que t'a fait Marie,
Qu'il te donne pour mère, à toi, blasphémateur ?

Que t'ont donc fait les saints ? — Pourquoi cette
[furie,

Cette rage insensée, au plus profond du coeur ?

L'homme vindicatif satisfait sa rancune ;
Le voleur, son amour pour les biens du prochain ;

Le gourmand, son palais ; et, dans son infortune,
Le paresseux, l'horreur de tout travail humain.

Le triste avare aussi, jouit de son trésor,
Rassasiant ses yeux, et son coeur et son âme

Des reflets et du son de quelques pièces d'or ;
Et le voluptueux, de son désir infâme

Sans cesse renaissant, veut apaiser le feu.
Mais toi, blasphémateur, quelle est ta jouissance ?

Où donc est ton plaisir, quand tu maudis ton
[Dieu,

Et te ris follement de sa Toute-Puissance ?

Prends garde ! malheureux, prends garde ! car les
[jours

Que tu vis, ici-bas, pour blasphémer, maudire,
Verront un lendemain terrible, et sont si courts !

Dieu te donne le temps, et garde pour son Ire
L'éternité.

AUGUSTE CHARBONNIER.

UNE PAGE D'HISTOIRE

NAPOLÉON CHEZ LUI

Le nouvel académicien, M. Frédéric Masson, qui s'assiera au fauteuil laissé vacant par la mort de M. Gaston Paris, est en quelque sorte l'historiographie attitrée de Napoléon. Sa documentation jusqu'alors unique sur le premier Empire, sur le vainqueur d'Austerlitz et sur tout ce qui touche à sa famille et à sa maison, en a fait l'historien le plus minutieux et le plus autorisé de l'époque napoléonienne. Nous détachons de son important ouvrage : *Napoléon chez lui*, la page intéressante qui suit :—

L'EMPEREUR A TABLE

Il ne paraissait sur la table de l'Empereur que ce qui vaisselle plate en argent ciselé et décorée des armoiries impériales. Quelque argenterie d'après le Consulat était pourtant marquée d'un B. Sauf les cloches, d'ordinaire surmontées d'un aigle, l'argenterie, d'usage courant, était fort simple et se tenait dans les modèles usités : les salières, par exemple, étaient à coquilles, à cygnes ou à caducées ; les huilliers, à cygnes, à galeries, à caducées, à têtes de femmes, à pilastres. Sauf les pelles à sel vermeillées, tout était en argent. On ne servait en vermeil qu'au dîner du dimanche et aux grandes occasions, au contraire de ce qui se passait chez les princesses, qui étaient toujours servies en vermeil.

Ce n'était pourtant pas que l'argenterie manquât : dès la campagne d'Égypte, le général Bonaparte avait pour son usage la vaisselle plate, très légère et fort portative, qui, plus tard, servit de modèle pour la vaisselle dite de "chasse", mais il en resta à peine quelques spécimens, tous les bagages du général ayant été volés entre Fréjus et Aix.

Pendant le Consulat, au début, il avait fallu se contenter de peu, et on n'avait pu se monter que par degrés. Le service fourni par Biennais, en l'an X, ne suffisait même pas pour les grosses pièces, et il fallait, à chaque grand dîner, en prendre en location. Quant à la vaisselle, on se servait d'un service de porcelaine blanc et or, marqué d'un B en or, fourni par Séjournant, et payé, compris les tasses et les soucoupes à guirlandes de lauriers, les carafes et les verres en cristal taillé, marqués d'un B, 23,463 fr. 30.

Napoléon déjeuna toujours seul, sauf pendant le temps très court entre le second mariage et la naissance du roi de Rome. Jamais Joséphine ne déjeuna avec lui ; et, quand le jeune roi fut né, l'Empereur reprit ses habitudes solitaires, qui lui étaient plus commodes. A partir de la naissance de son fils, la gouvernante des Enfants de France, Mme de Montesquiou, eut ordre de le lui amener chaque jour au moment du déjeuner. Il le prenait sur ses genoux, lui faisait goûter de son eau rougie, lui mettait aux lèvres un peu de jus ou de sauce qu'il trouvait sous sa main. Mme de Montesquiou se récriait, l'Empereur riait aux éclats — ce fut pour son fils et avec son fils qu'il eut ses seules gaietés bruyantes — et l'enfant-roi riait avec lui. L'Impératrice souvent était présente et s'amusait de ces petites scènes.

Elles étaient familières à l'Empereur, qui, dès longtemps, aimait qu'à son déjeuner, on lui amenât ses neveux. On connaît le tableau de Ducis, où il s'est fait représenter entouré de tous les enfants de la famille qui jouent près de lui pendant qu'il déjeune. C'est à Saint-Cloud, il est vrai, mais quand, le 27 février 1809, le baron Lejeune, arrivant d'Espagne, porteur de la nouvelle de la prise de Saragosse, est reçu aux Tuileries, il trouve l'Empereur assis près d'un guéridon, ayant sur ses genoux un joli enfant de trois ans. Tous deux prennent leur repas à la même fourchette, et pendant la conversation, l'Empereur caresse beaucoup l'enfant, fils aîné du roi Louis. Après son repas, l'Empereur prend du café. L'enfant, qui a tendu ses petits bras pour saisir la tasse et boire aussi, est surpris par l'amertume de la liqueur et fait une vive grimace en repoussant la tasse. L'Empereur en rit beaucoup et dit à son neveu : "Ah ! ton éducation n'est pas encore faite, puisque tu ne sais pas dissimuler."

Quelquefois, l'enfant, taquiné, se rebiffait. Un jour qu'il a à déjeuner les deux fils de Louis, il fait tourner la tête à l'aîné et lui enlève son oeuf à la coque. Le garçon, qui a trois ans, prend son couteau et dit à l'Empereur : "Rends-moi mon oeuf ou je te tue. — Comment, coquin, tu veux tuer ton oncle ?" L'autre n'en démord pas : "Rends-moi mon oeuf ou je te tue." Et l'Empereur rend l'oeuf en disant à son neveu : "Tu seras un fameux gaillard."

Avec le frère de Napoléon-Louis, Napoléon-Charles, c'étaient bien d'autres jeux encore ; il le

prenait dans ses bras, lui montrait le jardin, lui disait : "A qui ce jardin-là ? — A mon oncle." Et il lui tirait les oreilles en lui disant : "Après moi, ce sera pour toi ; j'espère que tu auras un bel héritage." Il lui passait tout, ravi de l'entendre, quand il voyait des soldats dans le jardin, crier : "Vive Nonon le soldat !", s'amusant aux fables qu'il lui faisait réciter, gaminant avec lui au point de le tenir sur son genou pour lui faire manger des lentilles une à une, ayant pour lui les mêmes faiblesses qu'en 1804, quand il se le faisait apporter à Malmaison, pendant le dîner, le mettait sur la table et riait comme un fou à le voir toucher aux plats et renverser tout ce qui se trouvait autour de lui.

* * *

Il n'y avait pas que des enfants admis au déjeuner de Napoléon. C'était l'heure où il recevait les artistes et les savants. Talma était un des familiers, et l'Empereur causait avec lui d'art dramatique, se plaisait à lui donner des avis, avis bien payés, car, de 1806 à 1813, Talma, en dehors de ses appointements, a reçu sur la caisse des théâtres, en gratification, la somme de 195,200 francs. Puis c'était Denon, le directeur général des musées, que Napoléon entretenait des tableaux qu'il voulait faire exécuter, du goût d'art qu'il prétendait développer dans la nation et qui remplissait auprès de lui, d'une façon si distinguée, les fonctions attribuées jadis au directeur général des Bâtiments royaux.



M. FRÉDÉRIC MASSON, élu membre de l'Académie française

Fontaine, l'architecte, en l'honnêteté et la droiture duquel Napoléon avait pris une entière confiance, le seul homme, depuis Mansard, qui ait fait grand, même en de petits espaces, le seul qui ait, avec un style nouveau, trouvé une formule, à la fois sévère et majestueuse de la décoration intérieure, apportait ses plans pour le palais idéal, le palais rêvé que l'Empereur se plaisait à imaginer, à tailler et à bâtir sur le papier et où il cherchait à fondre et à combiner tous les agréments de ses divers quartiers généraux, les palais de tous les souverains d'Europe.

Puis, c'étaient les compagnons d'Égypte, toujours bien accueillis, Berthollet, le chimiste, généralement à court d'argent et qui ne partait pas sans en emporter ; les deux géomètres, Costaz et Monge, celui-ci surtout à qui l'Empereur avait conféré, avec le titre de comte de Paluse, les hautes dignités du Sénat et de la Légion.

C'est aussi au déjeuner que, parfois, les peintres officiels sont admis à prendre un croquis d'après lui : ainsi Gérard David a sa charge de premier peintre dont il voudrait étendre les fonctions à une sorte de dictature de l'art, et qui lui permet de se rapprocher ; et pour Isabey, s'il apparaît, c'est bien moins comme entrepreneur des miniatures que comme dessinateur du Cabinet, comme inventeur des armoiries et arrangeur des cérémonies. Mais sa faveur du temps du Consulat est un peu tombée et, par certaines familiarités qu'il s'est permises, il a perdu la place tout à fait à part qu'il aurait pu prendre dans la maison.

Avec ces hommes qui ont tous du talent, de l'esprit et des connaissances, l'Empereur aimait à promener sur tous les sujets l'activité de son esprit, et chacun de ceux qui ont été admis à ces entretiens et qui ont, comme Isabey, Monge, Fontaine et Talma, laissé quelque trace écrite, attestent la grâce, l'amabilité, la gaieté qu'y apportait Napoléon, la compétence avec laquelle il parlait et comme il savait enregistrer dans son imperturbable mémoire jusqu'aux plus petits faits.

Souvent, lorsqu'il n'avait pas d'autre interlocuteur, il posait des questions au Préfet du Palais, qui, debout, le chapeau sous le bras, regardait le

maître d'hôtel faire son service : "Où a-t-on acheté cela ? Quel prix cela coûte-t-il ?" Et quand on lui avait répondu, très souvent, il disait : "Cela était beaucoup moins cher quand j'étais sous-lieutenant. Je ne veux pas payer plus cher que les autres."

Il fallait payer pourtant pour avoir, dans ses cuisines, ces cuisines des Tuileries, où l'on étouffait, où il ne se passait pas de saison "où il ne périt quelqu'un à cause de la vapeur" de charbon (c'est Fontaine qui parle ainsi), des artistes tels que Farcy, premier chef ; Lecomte, chef ; Lebeau, chef pâtissier, qui fut, dit-on, "le régénérateur de la pâtisserie française, et qui, dès son entrée dans la maison du premier Consul, avait fait sensation par les jolies pièces montées dont il était l'inventeur" ; aux dîners du quintidi, on avait admiré un passage du pont de Lodi, un passage de Tagliamento, et surtout du pont d'Arcole, en sucre filé, biscuit, pastillage et nougat, qui étaient d'un artiste...

...Les cuisiniers, eux, changeaient très fréquemment. Était-ce à cause de la mauvaise aération des cuisines ou de la sévère économie établie dans la maison, et qui les réduisait strictement à leurs 2,400 francs de gages ? Après Gaillon, qui avait accompagné le général en Égypte et qui fut retraité avec la place de garde des bouches à Fontainebleau ; après Danger, qui avait aussi fait l'expédition d'Égypte et qui avait même couru péril de mort, lorsque, au retour, l'argenterie fut volée à six lieues d'Aix, en Provence, on voit se succéder, depuis 1802, Vénard de La Borde, Coulon, Farcy, La Guipière, l'artiste que Murat attache à sa personne et qui meurt au retour de Russie ; Debray, Lecomte, Heurtin, Lacombe, Lemoigne ; Ferdinand est cuisinier à l'île d'Elbe. Un nommé Doussé est chef de cuisine pendant les Cent Jours. C'est, on le voit, une mutation constante. Mais il faut ajouter que, parmi ces noms, sont compris, outre ceux des chefs de cuisine proprement dits, ceux des chefs d'emploi, lesquels, lorsqu'on partait en campagne, étaient dispersés dans les divers détachements de la maison, de façon que l'Empereur trouvât à peu près partout où il allait un service complet.

FRÉDÉRIC MASSON.

SCÈNE BRETONNE

LE PARDON

A travers les ormeaux, un ciel de couleur grise éclairait finement la pelouse et l'église. Où l'office avec calme et ferveur s'achevait. Les femmes au portail, les hommes au chevet, Sur l'herbe, agenouillés, égrenaient leurs rosaires. Tandis que, dans la nef, les chœurs aux voix [claires] Psalmodiaient en chœur. Le parvis était plein. Les gens de Plô-Nuvez et ceux de Châteaulin Étaient venus, parés de l'habit des dimanches. Les femmes avaient mis leurs neuves coiffes blan-

[ches] Et les enfants dormaient, aux jupes accrochées. Les mendiants aussi, sur leurs bâtons penchés, Arrivaient à la file et d'un ton lamentable Présentaient aux passants leur sébile d'étable ; Et sous l'épais abri des vieux scènes rêveurs Le cidre et le vin frais attendaient les buveurs. Soudain, dans le clocher tout revêtu de mousse La cloche lentement éleva sa voix douce. Et chacun fut debout. Les bannières flottaient En avant ; chapeau bas, les hommes les suivaient ; Puis venaient deux tambours, vieilles têtes ridées. Leurs longs cheveux tombant sur leurs vestes [brodées,

[sourds...] Ils allaient, le front haut et le pas mesuré, Et tous deux ils battaient, avec l'air inspiré, Une marche à la fois héroïque et pieuse. Derrière s'avancait, dans sa robe soyeuse, La Vierge au lis doré, qui portaient en tremblant Deux filles aux yeux purs, au front voilé de blanc... Ainsi coupant le ciel de sa ligne sévère, L'humble procession montait vers le calvaire, Et la cloche tintait au loin, et les tambours Aux cantiques mêlaient leurs roulements plus

C'était religieux, agreste, simple et grand, Beau de cette beauté naïve qui vous prend, Vous serre et d'un coup d'aile à l'idéal vous porte. Comme un doux revenant, je sentis la Foi morte Se lever dans mon cœur, et vers mes yeux soudain Portant les doigts, je vis des larmes sur ma main.

ANDRÉ THEURIET,

DOLLARS ET PARCHEMINS

Le mariage d'un lord criblé de dettes et d'une milliardaire, commenté et illustré par un grand journal de New-York.

Lopinion publique est en ce moment très surexcitée aux Etats-Unis contre des mariages qui font passer chaque année en Europe les millions de dollars que les pères de famille américains ont gagnés pour s'enrichir eux-mêmes et augmenter la prospérité de leur patrie, et non pour sauver de la ruine les grandes familles de la vieille Europe réduites aux expédients. Cette exaspération des Yankees contre les jeunes grands seigneurs qui font la chasse aux dots et les petites milliardaires qui font la chasse aux titres, se traduit sous les formes les plus variées. Tantôt ce sont, comme au Texas, des projets de taxes sur les voyageurs titrés, qui donnent au système protectionniste des applications imprévues, tantôt ce sont des campagnes de presse où la fécondité et la diversité des moyens employés par le journalisme du nouveau monde pour frapper les imaginations apparaissent dans tout leur éclat.

Le spécimen que nous donnons d'une feuille d'un journal de New-York ou sont racontés les incidents du mariage du comte de Yarmouth, fils aîné du marquis de Hertford, avec miss Cornelia Thaw, est curieux à plus d'un titre. En premier lieu, il jette une vive lumière sur l'état d'esprit des Américains; et en second lieu il nous montre comment des journaux, qui ne se piquent d'aucun respect pour les droits de la vie privée, procèdent en même temps par le texte et par l'image pour intimider les petites milliardaires et les dégoûter des mariages avec les jeunes lords du Royaume-Uni.

Après la mort du quatrième marquis de Hertford, qui était presque Français de fait et a vécu la plus grande partie de son existence à Paris et au château de Bagatelle, ses titres ont passé à un de ses cousins assez éloignés; mais la plus grande partie de sa fortune est allée en d'autres mains.

Le chef de la branche cadette, appelée à hériter du marquisat, n'avait qu'un médiocre patrimoine qui, par suite de la crise agricole dont l'Angleterre souffre depuis une vingtaine d'années, est devenu plus insuffisant encore à la seconde génération. Un moment est venu où le jeune comte de Yarmouth, fils aîné du sixième marquis de Hertford, a été obligé de gagner sa vie, et, comme il avait obtenu quelque succès dans la comédie de société, il s'est fait acteur. Après avoir excité sur les théâtres de Londres plus de curiosité que d'enthousiasme, il est parti pour l'Amérique. La pluie de dollars, impatiemment attendue, n'est pas tombée sur l'aristocratique acteur pendant qu'il était sur la scène, bien au contraire; mais elle a été répandue à l'improviste sur sa route par la main gracieuse de miss Cornelia Thaw. Comment la fille de l'un des rois du charbon des Etats-Unis aurait-elle pu résister à la tentation d'entrer dans une famille qui avait fourni à l'Angleterre une véritable reine, une reine historique, une des six femmes de Henri VIII? Epouser un Seymour, être marquise, prendre pied dans la plus haute société britannique, avoir rang à la cour, quel rêve pour une Américaine!

Cet avenir offrait des séductions d'autant plus irrésistibles à la petite milliardaire de Pittsburg, qu'il se présentait sous les traits d'un élégant et aimable jeune homme de trente et un ans. Le seul reproche qui pût être adressé au fils aîné du marquis de Hertford, c'était d'avoir des dettes, mais c'est peut-être le genre de grief qu'une jeune fille pardonne le plus facilement à son fiancé.

D'autres étaient moins indulgents. Une conspiration générale de tous les créanciers de lord Yarmouth avait été ourdie de main de maître. L'avant-veille du jour fixé pour le mariage, il était à tel point préoccupé de la tempête dont il était menacé, qu'il arriva trop tard à l'église pour prendre part à la répétition générale de la cérémonie, crime impardonnable de la part d'un ancien acteur. On sait qu'en Amérique il est d'usage de prendre d'avance quelques mesures pour éviter les

fausses manœuvres qui compromettent la majesté d'un cortège nuptial.

Le jeune lord s'excusa tant bien que mal de ce contretemps et, rentré chez lui, commanda son repas d'adieu à la vie de garçon, mais l'hôtelier refusa de lui faire crédit. Fort heureusement, un de ses amis lui vint aussitôt en aide et l'incident n'eut pas d'autres suites.

Arrive le grand jour. Le comte prend un remède énergique afin de se calmer les nerfs, car il n'ignore pas les dangers dont il est entouré. Il se rend au bureau où sont délivrées les autorisations de contracter mariage; mais, à son retour, un huissier l'attend dans le vestibule de l'hôtel et lui présente, comme un pistolet sous la gorge, un billet de 1.500 dollars à payer séance tenante, sous peine d'une procédure en opposition qui eût mis obstacle à la célébration de la cérémonie. Quelques instants plus tard, la somme était acquittée.

C'est un mauvais présage en Amérique lorsque le futur n'arrive pas à l'heure exacte chez la fiancée. Miss Cornelia Thaw a attendu pendant 45 minutes. Ce retard provenait d'une discussion survenue à la dernière heure entre les conseils juridiques des deux familles au sujet de l'une des clauses du contrat.

Les journaux américains ont amèrement critiqué la conduite de la famille Seymour qui a offert à la fiancée un magnifique diadème de diamants et d'émeraudes provenant de lord Clive, le conquérant de l'Inde. Ces bijoux n'appartenaient pas en pleine propriété au père du marié, mais étaient attachés à sa pairie et grevés de substitution en faveur de tous les héritiers du marquisat de Hertford.

Le détenteur actuel ne pouvait par conséquent pas, au dire de certaines feuilles de New-York, valablement disposer, même au profit de sa future belle-fille, de bijoux destinés à rester inaliénables dans sa maison. Cette question de droit mériterait un examen approfondi; mais il semble à première vue que, suivant les principes de la législation anglaise, non seulement le père et la mère du futur époux, mais ses frères et ses sœurs ayant donné leur assentiment à la donation, la future épouse est devenue légitime propriétaire des célèbres pierres précieuses.



Le Comte prend une potion pour calmer ses nerfs.



Présent de noces retenu par le mari d'une substitution.



Un ancien acteur en retard de 3 heures pour une répétition générale.



Reporters aux aguets au haut d'une échelle.



Pas de crédit pour le dernier dîner de garçon.



La tante Harriett reste chez elle pour soigner ses chats.



Le frère aîné de la mariée va jouer au golf le jour du mariage.



Le service des informations officielles.



La signature du contrat.



Le Comte a oublié le permis de célébration du mariage.



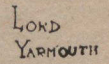
Le second frère emprunte la voiture de la mariée.



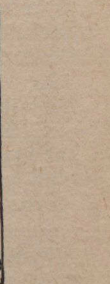
Un troisième frère explique aux reporters pourquoi il est opposé au mariage.



LA NOUVELLE CONTESSSE DE YARMOUTH



LORD YARMOUTH



REGLÉ HERT DES GRANCHES

Le Comte entouré de reporters qu'il prend pour des créanciers.

Tout le monde est payé

Les procédés regrettables sont plutôt venus du côté de la famille de la mariée. Deux de ses frères n'ont pas voulu assister au mariage; un autre a pris plaisir à causer une vive contrariété à sa sœur en allant faire une promenade d'une demi-heure dans la voiture qu'elle attendait avec impatience pour se faire transporter à l'église. Enfin la tante Harriett Thaw, qui a installé dans sa maison un refuge à l'usage des chats sans domicile, a refusé d'assister au mariage afin de n'avoir pas à se séparer quelques heures de ses intéressants pensionnaires.

A New-York un certain nombre de créanciers s'étaient embusqués pour attendre les jeunes mariés sur la passerelle du navire qui devait les transporter en Europe; mais le colonel Stephen Olin, agent d'affaires du comte et l'un des plus habiles légistes de New-York, s'était posté au bon endroit et accueillit les huissiers par une mitraille de dollars.

Après avoir installé sa femme dans sa cabine, lord Yarmouth remonta sur le pont et ne put réprimer un mouvement de terreur en voyant un cercle se rétrécir autour de lui. Il se crut entouré de créanciers... C'étaient des reporters.

G. LABADIE-LAGHAYE.

SAUVEPAGE

C'était jour de fête chez M. le comte de Valmore.

A l'occasion du vingt-et-unième anniversaire de naissance de son fils, Gaston, le comte avait convié ses nombreux amis à une partie de chasse qui, au retour, devait être suivie d'un bal somptueux dans les vastes salons du vieux château. Tout ce que les environs comptaient de noblesse s'était rendu avec empressement à la prière du comte : à bon droit, les Valmore passaient pour les plus brillants seigneurs de l'époque.

Déjà les coursiers piaffaient d'impatience sous les arbres séculaires qui entouraient le manoir ; les cavaliers, à la vue des grâces touchantes des dames de la cour, rivalisaient de galanterie. Lorsque le vicomte prit place dans les rangs, et que le comte eut donné le signal du départ, l'entrain était général ; bientôt après, en un temps de galop, l'élégante cavalcade atteignit les premières limites de la forêt.

On était au commencement de septembre, et la chaleur du jour rendait bienfaisante l'entrée sous bois. Les forêts du comte de Valmore étaient fort giboyeuses : les coups de feu fréquemment répétés attestaient un massacre général de la part des convives, dont l'habileté au tir était incontestable. Les dames suivaient avec intérêt le mouvement de la chasse ; plusieurs d'entre elles tenaient en mains, comme autant de lauriers, des gerbes de gracieuses fleurs des bois destinées au mérite de celui qui allait en remporter les honneurs.

Les probabilités du triomphe étaient pour le vicomte, lorsqu'un accident vint soudain jeter la terreur dans les rangs : le pur sang que notre héros montait s'était cabré avec une telle violence, que le jeune homme en fut pour ainsi dire désarçonné. Les rênes s'étant brisées, l'animal s'enleva en un galop furieux et s'engagea par un sentier à travers la forêt. Ce n'était que par un miracle d'équilibre que le vicomte se tenait en selle : il eût été inévitablement perdu, si un secours inespéré ne se fût présenté.

Une gracieuse silhouette se dessina tout à coup sur la route ; comptant sur son courage, sur sa force, extraordinaire à un âge aussi tendre et à ce sexe, elle résolut de conjurer le danger qui menaçait le vicomte : de pied ferme, elle attendit le passage du cheval à la tête duquel elle se précipita et, saisissant l'une des rênes brisées, elle parvint à l'arrêter.

Malgré la rapidité de l'action, le vicomte, prévoyant ce dénouement, s'était (avec une double énergie) cramponné à l'encolure de l'animal : le contre-coup ne fit pour ainsi dire que le déposer aux pieds de son sauveur.

C'était apparemment une jeune fille des champs. Sa beauté semblait une image de celle de la nature au milieu de laquelle elle grandissait ; des yeux brillants de candeur éclairaient une de ces physionomies sur lesquelles le regard se repose avec satisfaction. Son costume, quoique médiocre, mettait en relief une taille des plus élégantes.

Le vicomte, peu accessible à la peur, ne pouvait revenir de la surprise que lui avait causée l'héroïque intervention de cette fée des bois. Aussi, ce fut avec une vive émotion qu'il lui pressa la main, tout en cherchant à lui exprimer sa reconnaissance.

En ce moment, le comte et ses amis, qui s'étaient éperdument lancés sur les traces du vicomte, arrivaient et mettaient pied à terre. La jeune fille, dégageant doucement sa main de celle du vicomte, allait se retirer.

— Oh ! mademoiselle, dit-il, faites-moi la grâce de me laisser connaître et votre nom et votre demeure. J'aurai besoin de vous revoir.

— Germaine, répondit la jeune fille ; au delà des landes qui bordent cette forêt, sous le toit d'une modeste chaumière, c'est là que j'habite.

Elle disparut rapidement dans la direction que, d'un geste adorable, elle venait d'indiquer.

Les dames parurent intriguées de la scène dont elles venaient d'être les témoins. L'ayant deviné à leur attitude, le vicomte s'empressa de leur raconter les détails du sauvetage ; il le fit avec une chaleur qui leur sembla doublement motivée.

Cependant, la chasse prit fin et le retour s'opéra sans nouvel incident. Le bal eut un plein succès : une fois de plus, les Valmore soutinrent leur enviable réputation de généreuse hospitalité.

Il est bien vrai que le jeune vicomte parut passablement distrait à ses adorables valseuses ; mais elles eussent cru s'abaisser à leurs propres yeux en supposant que sa pensée fût à la jeune fille entrevue au bois. Depuis longtemps déjà, les dernières notes de l'orchestre s'étaient perdues sous les voûtes du château : jonchant le moelleux tapis, exhaïant leurs derniers parfums, les fleurs fanées, tombées du corsage des danseuses étaient les seuls vestiges de la superbe soirée. Des bruissements dans le feuillage, une ride sur les flots endormis, un air plus embaumé, annonçaient le réveil de la nature : le vicomte de Valmore était pourtant encore accoudé à la fenêtre de sa chambre, absorbé dans des pensées qui, visiblement, le préoccupaient.

— L'aimerais-je déjà ? se disait-il... mais non... et cependant... mais je lui ai mal exprimé ma reconnaissance... il me faut la revoir !

Jetant un dernier regard à l'aube naissant, il disparut dans les profondeurs des corridors.

Huit jours se sont écoulés depuis les faits que nous venons de rapporter. C'était l'heure où les fauvettes regagnent leurs nids, où les champs se désertent, où le parfum s'endort dans le calice des fleurs. Les derniers rayons du soleil, filtrant à travers les trouées de la forêt, illuminaient la mâle et belle figure d'un jeune cavalier chevauchant sur un coursier au jarret d'acier.

Tournant à gauche, notre voyageur se trouva bientôt en dehors du bois, sur le versant d'une colline où apparemment à ses regards, comme semés dans la verdure, les toits de chaume d'un hameau.

— Allons ! se dit-il, ou je me trompe fort, ou dans quelques instants je serai au terme de ma course.

Sur ce, rendant la bride à sa monture, il s'élança à fond de train, sur la route sablonneuse. Après quelques minutes de course folle, il s'arrêta tout à coup au détour d'un bosquet touffu : un tableau admirable venait de frapper son regard ; au seuil d'une chaumière, assise dans un rustique fauteuil, une quasi-centenaire était tout entière sous le charme de la voix douce et caressante d'une jeune fille de rare beauté, se tenant à ses côtés.

Son opulente chevelure couvrant ses épaules, l'éclatante blancheur de sa longue robe flottante, rappelaient à l'esprit les nymphes du brillant cortège de Calypso.

Attirée par le bruit de la fougueuse monture du cavalier, la jeune fille tourna ses regards vers la route.

— Germaine ! s'écria le jeune homme.

— Monsieur le vicomte ! (car c'était lui) murmura la jeune fille, subitement prise d'émotion.

Quoi qu'il en soit des différences de conditions de la vie, l'âme se porte souvent vers des êtres qui ne connaissent guère le secret des ambitions : le vicomte de Valmore était capable de faire naître de doux sentiments dans tous les coeurs, car, outre sa naissance, il possédait tout ce qui convient à une âme d'élite.

Ayant attaché sa monture à un arbre, le vicomte se dirigea vers la chaumière : se découvrant respectueusement d'un geste de suprême distinction, il sollicita de ces dames la permission de leur offrir ses hommages.

— Monsieur le vicomte, répondit la jeune fille, tant au nom de mon aïeule, à qui sa cécité ne permet pas d'apercevoir vos traits, tant en son nom, dis-je, qu'au mien, soyez le bienvenu en ces lieux, encore tout remplis du souvenir de votre digne et regrettée mère, qui nous a tout à tour prodigué sa bienveillance et ses consolations. Elle était au chevet de mon père lorsqu'il mourut d'une blessure reçue au champ de bataille. Elle a également fermé les yeux à mon infortunée mère, qui ne put survivre à la cruelle séparation de son époux. Ainsi, monsieur le vicomte, sans en rappeler les terrifiantes circonstances, si j'ai pu vous

être utile une fois dans ma vie, j'en remercie la Providence ; et si, toutefois, nous demeurons en compte, c'est moi qui suis encore votre obligée.

Emu jusqu'au fond de l'âme, le vicomte éprouvait une admiration grandissante en écoutant le langage énergique, si simple, mais d'une si grande pureté de diction de cette jeune fille de braves. Il répondit en termes où brillèrent ses grandes qualités du coeur et de l'esprit.

Germaine, avec la plus grande aisance, l'invita à s'asseoir sur l'antique banc de pierre, et la conversation devint plus intime, presque joyeuse.

Lorsque Gaston de Valmore après avoir sollicité la permission de revenir, prit congé de Germaine, il se demanda si la reconnaissance, en son âme, n'allait pas se changer en un autre sentiment ?

Quant à Germaine, elle se réfugia sur le sein de l'aïeule, qui ne vit pas ses larmes, mais qui, aux battements précipités du coeur de l'enfant, comprit qu'elle était sous le coup d'une grande émotion.

Mais l'heure des confidences n'était pas encore sonnée : d'ailleurs, la jeune fille voulait repousser un sentiment qui eût pu se changer en une cruelle déception.

Cependant, le vicomte devenait de plus en plus assidu au hameau, et chacune de ses visites le rendait plus épris de la gracieuse Germaine, qui, de son côté, ne songeait plus à se défendre.

En fils prudent et soumis, Gaston s'était ouvert à son père de ses sentiments et de ses projets à l'égard de cette brave et charmante jeune fille qui lui avait sauvé la vie dans la forêt. Le comte accorda pleine et entière liberté à son fils, le sachant judicieux en tous points et incapable de donner son nom à une personne indigne de le porter.

Il en fut bien autrement dans les cercles intimes, où la nouvelle du prochain mariage du vicomte ne tarda pas à se répandre : ce fut une avalanche d'invectives, on cria à la démence, à la mésalliance, etc. Les mères surtout furent prises de crises de désespoir. Les jeunes personnes, incrédules d'abord, durent bientôt se rendre à l'évidence et tentèrent un dernier assaut au coeur du vicomte, mais ce fut en vain qu'elles mirent en ébullition leurs têtes ensoleillées de diamants et de pierreries ; ce fut en vain qu'elles tinrent de longues conférences sur la naissance, sur les titres, sur la fortune. Le vicomte les écoutait avec attention, sans doute ; mais aussi avec une pitié toute narquoise, les priant de vouloir bien admettre qu'en dehors de ce qu'elles se plaisaient à énumérer, il se trouve une aristocratie qu'on ne saurait détrôner : celle de l'intelligence et du coeur !

Deux mois plus tard, Germaine devenait comtesse de Valmore. Jamais châtelaine ne jouit d'une plus grande popularité ; les vieux serviteurs, les fermiers, tous en général, se plaisaient à comparer sa bonté, sa beauté et ses grâces, à celles de feu leur regrettée maîtresse, la comtesse de Valmore.

WILFRID.



LA FENAISON

LES DINERS EXCENTRIQUES

Les dîners excentriques font rage pour le moment à New-York.

L'autre jour, une dame a donné, dans un des premiers restaurants de la ville, un dîner "villageois".

La salle des fêtes, de vastes dimensions, avait été transformée en une coquille d'oeuf en bois. Les invités, assis autour de petites tables rustiques, sur des chaises de bois, étaient servis par des domestiques en habits de paysan. On avait étendu d'épaisses couches de paille sur le parquet. Enfin, pendant le dîner — clou de la fête — des petits pores se faufilaient entre les jambes des convives, des poules, des coqs, des moutons mangeaient par terre, et les chiens rongeaient les os. Sur les murs, des scènes champêtres, et au plafond, des jambons, des pommes desséchées et des gerbes de blé.

C'était évidemment plein de pittoresque, mais la compagnie de tous ces animaux broutant, picotant, grognant, et dame... s'oublant, ne devait guère exciter l'appétit.

Il est vrai que ces infortunés milliardaires ont une peine infinie à se divertir. Les amusements communs à la plupart des hommes sont trop aisés et leur inspirent du dégoût. Il leur faut des jeux conformes à leur état, qui est exceptionnel. Ils se donnent donc beaucoup de mal pour inventer des extravagances, et leurs trouvailles sont quelquefois maigres.

Le dîner dans l'oeuf de bois ne pouvait manquer d'inspirer quelque autre fantaisie du même genre.

Peu de jours après, un sportman inaugure une série de dîners à cheval.

Les convives, en costume de cheval, sont montés sur de superbes bêtes, très dociles et bien dressées. Une plateforme adaptée au pommeau de la selle sert de table, et le grand chic est que ce minuscule couvert soit dressé avec le plus grand luxe. Argenterie précieuse, verrerie de Venise, lingerie de batiste sont mis à contribution. Rangés en bon ordre dans un grand hall, les invités sont servis par des domestiques habillés en postillons, qui, grimpés eux aussi sur des chevaux, présentent les plats, découpent et passent gravement devant la théorie des sportmen, en offrant vins et victuailles.

Tous ces soupers peuvent amuser ceux qui en lisent les comptes-rendus, mais on sent qu'ils ont été inventés par des oisifs en mal d'ennui.

QUEL TEMPS AURONS-NOUS ?

Il est bien peu de maisons dont une fenêtre, au moins, ne soit garnie d'un baromètre.

Nous approuvons fort cet usage ; il est toujours très bon de savoir à quoi s'en tenir sur le temps qu'il doit faire.

Mais, tout en approuvant la possession du baromètre, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien est petit le nombre des personnes sachant parfaitement s'en servir.

LA SCIENCE DU BAROMETRE

Regarder le mercure monter dans le tube, et dire : "Il fera beau" ; le regarder descendre et dire : "Il fera vilain", voilà, à peu près, la science de tout le monde.

Avouons qu'elle n'est pas difficile !

Il est des observations plus précises, que des gens attentionnés ont faites, et qui vont bien plus loin, en fait de nuances, dans les divers pronostics qu'on peut tirer de l'instrument qui nous occupe.

Négligeant tout ce qui n'est pas sûr, nous allons vous donner un aperçu de tout ce qui peut passer pour observations certaines...

CE QUE DIT LE MERCURE DU BAROMETRE

1o Le mercure qui monte et descend avec une assez rapide alternative annonce d'une manière infaillible un changement de temps ;

2o La descente du mercure dans le tube n'annonce pas toujours de la pluie, mais parfois aussi du vent ;

3o La nature des vents influe sur la descente plus ou moins marquée du mercure : ce dernier baisse moins par les vents nord, nord-est et est que par tout autre vent ;

4o Voici un cas qui explique une des contradictions apparentes du baromètre. Il règne parfois deux vents en même temps : l'un près de terre et l'autre dans la région supérieure de l'atmosphère. Si le vent le plus haut est nord, et que le plus bas soit sud, il peut survenir de la pluie, quoique le mercure soit alors très élevé ; au contraire, si c'est le vent sud qui est le plus haut, et le vent nord le

de la gelée ; s'il descend d'une manière sensible, c'est une indication de dégel ;

10o Pendant qu'il gèle, si le mercure se met à monter, il annonce de la neige.

AUTRES PRONOSTICS

Il va sans dire que nous ne prétendons pas vous donner là toute la gamme des observations barométriques ; mais nous croyons vous avoir indiqué les principales.

Etudiez-les, elles pourront vous être d'utilité.

Il est peu de moments où l'on n'ait à consulter l'ingénieux instrument : une visite, une course, une sortie quelconque vous le fait interroger.

Nous serons heureux de vous avoir mis à même de comprendre ses réponses...

Pour compléter cet article, nous vous donnerons prochainement une étude complète sur les divers pronostics du temps, tirés du ciel, de la nature, des animaux, des plantes, etc., etc.

En réunissant ces diverses observations, vous posséderez l'ensemble des apparences les plus certaines pouvant faire prévoir tel ou tel état atmosphérique.

QUEL TEMPS FERA-T-IL DEMAIN ?

Mais si même on n'a pas de baromètre, il est assez facile, pour qui sait bien regarder, de connaître le temps du lendemain.

Voici les beaux jours revenus. On peut, par les

soirs clairs et les nuits de clair de lune, avec un peu d'observation, parfaitement savoir, en temps ordinaire, s'il fera beau ou laid le lendemain. Pour cela, il suffit d'étudier et de connaître les pronostics suivants :

PRONOSTICS DU SOLEIL.

Le soleil, se levant ou se couchant, l'air étant clair et limpide annonce le beau temps en toute saison, chaud en été et froid en hiver.

Si le soleil est environné de nuages, c'est signe de pluie.

PRONOSTICS DE LA LUNE. — Si la lune est environnée d'un cercle obscur du côté le plus noir, c'est signe de pluie ; s'il s'élargit et rougit, c'est signe de grand vent ; s'il est jaune, c'est signe de tempête, grêle ou foudre ; si c'est en été, la lune ayant les cornes claires, c'est signe de beau temps ; si elles sont troubles, c'est signe de mauvais temps ; si elles

sont jaunes, de tempête ; si elles sont rouges ou rousses, c'est signe de vent.

Quand la lune est claire, sans tache noire et sans cercle rouge à l'entour, c'est un indice de beau temps.

Si, au contraire, on aperçoit quelques taches noires dans son disque, il tombera une grande quantité d'eau, il fera un très mauvais temps.

Un ciel serein de toutes parts, quand la lune est en son plein, est un signe de beau temps — c'est-à-dire de temps sec — et non de chaleur.

Si la lune est rouge quand elle se lève, cela pronostique du vent en temps froid, et, en été, une grande chaleur.

Si elle est bien claire à son lever, beau temps en été, grand froid en hiver.

PRONOSTICS DES ETOILES. — Les étoiles ne sont pas que les veilleuses charmantes des belles nuits d'été ; elles peuvent aussi nous servir de guides et nous avertir de prendre, pour le lendemain, chapeau de paille ou parapluie. Quand les étoiles sont plus étincelantes que de coutume et qu'elles semblent tomber ou changer de place, c'est signe de grand vent ; si elles paraissent troubles, c'est signe de brouillard ou de pluie ; si le vent qui a cours ne cesse pas alors, il va continuer jusqu'à pleine lune sans doute.



LES DINERS EXCENTRIQUES

AU PAYS DE LA DOULEUR

Une science encore peu connue : la suggestion hypnotique. — Les détraqués nerveux et l'emprise mentale. — Les tares héréditaires : régénération possible de l'enfant par l'hypnotisme. — La musicothérapie. — Espoir consolant et pouvoir redoutable.

—Vous entendez bien, je ne veux plus que vous buviez, car l'alcool est un poison. Vous ne boirez plus, car cela vous tue et vous dégrade.

Ces mots nous parvinrent aux oreilles comme nous pénétrions dans le cabinet du Dr Berrillon.

—Ah, bonjour ! fit le docteur. Tenez, vous arrivez bien, et l'expérience que je vais continuer devant vous, mieux que toutes les paroles du monde, vous confirmera les théories que je vous exposais hier.

L'homme qui est devant vous, endormi et tenant en sa main un verre dont il se détourne avec dégoût, est un alcoolique invétéré, buvant jusqu'à douze et quatorze verres d'absinthe par jour.

Il ne peut voir un marchand de vin sans y entrer sacrifier à sa passion ; au plus fort de son travail, il s'absente et court boire un verre de son poison favori.

Eh bien ! cet alcoolique forcené, cet homme sans volonté, sans courage, je veux le guérir, je le veux.

Pour y parvenir, je l'endors dans le but de lui insuffler ma volonté.

Ainsi que je vous le disais hier, je crée chez lui ce que j'appelle un "cran d'arrêt", c'est-à-dire que je supplée à son énergie en lui substituant la mienne propre. Je lui commande : "Je ne veux plus que vous buviez, parce que cela vous tue et vous dégrade."

Je lui ai mis dans les mains un verre et je lui affirme qu'il contient de l'absinthe, et que, s'il y goûte, il sera malade. Maintenant il ne pourra plus absorber cet apéritif sans ressentir un malaise qui le dégoûtera de cette boisson funeste. Enfin, je reviens à mon fameux "cran d'arrêt", je vais l'empêcher absolument d'ouvrir la porte d'un débit de boissons.

Voyez, je lui persuade qu'il a devant lui un marchand de vin, et je commande : "Levez-vous ! Essayez d'entrer chez ce marchand... Vous ne pouvez pas, parce que je vous le défends. Eh bien ! chaque fois que vous désirerez ouvrir la porte que je vous interdis, votre bras refusera de vous aider et votre main s'engourdira."

Mais assez pour cette première séance, je vais le réveiller.

Le docteur souffle sur les yeux de l'homme, qui semble sortir d'un songe. Il ne se rappelle rien.

C'est bien, mon ami, vous pouvez vous en aller, mais revenez dans trois jours.

La scène que nous venons de raconter avait lieu, à Paris, il y a quelques jours, rue Saint-André-des-Arts, à l'Institut physiologique des maladies nerveuses, où nous pénétrions pour la deuxième fois.

En cette époque où la dégénérescence alcoolique, les maladies des nerfs semblent marquer une recrudescence, alors que la lutte contre l'alcool plus ardente, revêt une forme nouvelle, nous sommes allés frapper à la porte de l'Institut où le docteur, dont nous prononcions plus haut le nom, prétend lutter contre ces maladies terribles, les combattre et les vaincre, grâce à l'hypnotisme et à la suggestion.

Et quand nous disons prétendre, ce mot dubitatif que nous employons est faux, de nombreux succès ayant couronné la médication hypnotique, déjà employée en certains cas à la Salpêtrière.

D'ailleurs, il est juste de convenir que le créateur de la cure des maladies nerveuses par la suggestion hypnotique est un Anglais, le chirurgien James Braid, de Manchester.

LES DETRAQUES

Les salles où se tiennent les malades qui attendent leur tour de consultation semblent de véritables cercles de l'Enfer du Dante, sur le seuil desquels on voit vraiment écrit qu'on doit, là, abandonner toute espérance.

C'est réellement chose pitoyable à contempler

que toutes ces faces maigres, émaciées, pâles ; ici une figure se contracte en d'affreuses grimaces faciales, là un bras s'agite en des secousses violentes et inattendues ; voici un malheureux atteint de ce que vulgairement on appelle la danse de Saint-Guy, à côté de lui une femme à l'oeil morne, à la figure désolée, monomane du suicide, et que d'autres que nous n'osons même pas regarder.

Ah oui ! c'est bien au pays de la douleur que nous sommes, et, malgré la tâche que nous nous sommes imposée, nous pressons le pas, évitant de voir ces malades, qui sont tous des détraqués, c'est-à-dire des gens dont le cerveau et la volonté manquent d'équilibre.

Une remarque en passant, les femmes sont en nombre plus grand que les hommes.

Enfin, nous arrivons à une vaste pièce, plongée dans une pénombre, tous les volets étant clos. Ce semble une dépendance du château de la "Belle au Bois Dormant" ; sur des fauteuils, la tête penchée en arrière, la physionomie douloureuse, mais calme, des malades dorment d'un sommeil artificiel provoqué par l'hypnotisme. Il y a là des femmes, des hommes, et, chose triste à dire, des enfants.

De temps à autre, l'un d'entre eux pousse un gros soupir, ouvre des yeux hagards, tremble et se plaint. Aussitôt un interne va vers lui, touche son front et, le regardant fixement, lui commande de dormir. Le malade, sans volonté, s'incline et s'abandonne à la suggestion du médecin.

—Voyez, me dit le docteur, il y a là un échantillon de toutes les misères humaines. Que de drames ignorés, d'histoires navrantes !



Les enfants sont maintenant des êtres sans volonté, des automates, auxquels le docteur va suggérer sa volonté

Voici un jeune homme atteint de grimaces de la face. A chaque moment des tics le défigurent et donnent à son visage une apparence bestiale...

A côté de lui sommeille un jeune garçon, fils d'un alcoolique et d'une mère hystérique ; c'est un kleptomane et un impulsif. Il ne peut voir, chez les gens auquel il rend visite ou dans un magasin aucun objet de petite dimension sans s'en emparer. "C'est plus fort que lui", et ce n'est pas par vice, attendu qu'il ne tire aucun profit de ses larcins. En outre, il est d'une violence irraisonnée, il frappe ses camarades et ses parents. Sa mère disait devant moi : "Le jour où mon fils prendra un couteau dans un de ses accès, ce jour-là, il me tuera."

Regardez cette femme qui dort dans le fauteuil... elle est affligée de la manie de la persécution. Elle se défie de tout et de tous, elle craint sans cesse qu'on l'empoisonne. Voici encore deux jeunes filles, deux soeurs, elles souffrent de maladies imaginaires.

L'une déclare qu'elle ne peut plus manger, et l'autre se plaint d'une fatigue insurmontable ; elle voudrait dormir toujours et ne plus travailler jamais.

Cette autre a le dégoût de la vie et finirait par se suicider, si je n'y mettais bon ordre.

En voici une dont la maladie est bizarre. Quand elle est dans la rue, soudain elle s'arrête et ne peut plus marcher. L'attaque est si brusque

qu'elle redoute à chaque instant d'être écrasée au milieu des voitures. Il faut la porter, l'asseoir. Au bout d'une demi-heure, la crise est passée et elle peut continuer son chemin."

Et tant d'autres cas bizarres, lamentables, grotesques à la fois navrants.

L'EMPRISE MENTALE

Eh bien ! continue le docteur, tous ces malades, je veux les guérir, sauf de rares exceptions. Et je ne suis pas un charlatan ; des essais antérieurs ont été faits qui ont donné des résultats, et j'ai, pour ma part, des centaines et des centaines de cas dont l'issue a été heureuse.

Sous le vocable d'"orthopédie mentale", j'ai institué un traitement par la persuasion, qui amène presque toujours la guérison. Je suggère à mes malades l'idée qui me semble utile, je la leur impose dans le sommeil hypnotique, et cette idée, bonne, subsiste en leur cerveau après le réveil, indépendamment de leur volonté.

Ici, le docteur s'arrêta devant une des malades.

—Vous allez voir, me dit-il. Voici cette femme dont je vous parlais tout à l'heure, et qui est en proie à la monomanie du suicide. Regardez bien sa physionomie et ses mouvements.

Il toucha la femme au front et dit :

—Levez-vous ! Je veux que vous soyez gaie. Vous vous promenez dans un jardin fleuri. Vous cueillez un bouquet. Vous êtes heureuse de vivre !

...Aussitôt la malade hypnotisée sourit, se leva, cueillit sur le plancher des fleurs imaginaires, et alla se rasseoir avec confiance pour continuer son rêve de bonheur.

—Vous voyez, me dit-il, le but que je cherche : transformer mes malades en automates, en machines qui ne pensent plus, mais qui agissent par la seule volonté du mécanicien. C'est moi qui deviens le conducteur de ces rouages humains, faussés, détériorés, qu'il s'agit de réparer, de rendre sains et vigoureux.

—Mais, docteur, lui dis-je, en admettant comme exactes toutes vos théories, n'y a-t-il pas moyen de prévenir plutôt que de guérir. Et ne pourrait-on, sur les enfants qui présentent des symptômes morbides, empêcher par la suggestion le mal d'éclorre ?

—Vous allez précisément au-devant de ce que je voulais vous montrer. Venez avec moi, je vais vous faire assister à deux expériences qui répondront mieux que des discours à la question que vous venez de me poser.

LA REGENERATION POSSIBLE DE L'ENFANT

Nous passons dans le cabinet du docteur. Il fait venir l'enfant kleptomane dont il me parlait tout à l'heure, et un autre, puis il prie un de ses élèves de maintenir la main de chaque jeune malade, qu'il examine attentivement à tour de rôle.

Presque toujours, les phénomènes de la dégénérescence se manifestent dans des détails dont le plus fréquent est l'habitude de se ronger les ongles. Ensuite, il regarde l'enfant, lui cause doucement, le fait marcher devant lui. Nous remarquons que tous les jeunes garçons que nous avons vus à l'Institut physiologique portent, sur le visage les stigmates infamants de leurs mauvais instincts.

Le teint est jaune ou terreux ; les yeux sans éclat et hébétés. Le front souvent bien développé n'empêche pas leur physionomie d'exprimer l'inertie ou la sournoiserie. Beaucoup d'entre eux sont chétifs, paralysés d'un membre, traînent les pieds en marchant, bégayent, portent, hélas ! le châtiment immérité de l'hérédité paternelle, victimes expiatoires de crimes qu'elles n'ont pas commis.

Ensuite, le docteur les endort, et, avec une force incroyable dans le regard et la voix, s'efforce à leur insuffler les bons principes qui doivent combattre leurs mauvais instincts.

—Voyez, nous dit-il, ces enfants sont devenus des êtres passifs. Mais je leur parle, je leur commande de se lever, de marcher, de se mettre à genoux, de s'asseoir. Ils obéissent ; leur mauvaise volonté est vaincue. Un jour viendra où leurs maîtres et leurs parents n'auront qu'à se louer de

leur soumission et de leur gentillesse. Mais n'allons pas si vite et efforçons-nous d'abord de corriger chez eux les impulsions irrésistibles et les habitudes automatiques, car, et j'insiste sur ce point, ces pauvres garçons font le mal sans s'en douter.

Nous conduisant ensuite dans une autre pièce, le docteur nous montre un homme endormi :

— Voyez ce malheureux. C'est un ingénieur, jeune, d'une intelligence remarquable, il est devenu névropathe et impuissant à tout travail, par suite d'excès de fatigues cérébrales. Ce malheureux ne peut même pas dormir, et, pour calmer sa douleur, on lui couvre le crâne d'une sorte de casque métallique vibrant. Une ocellière vient toucher les paupières et accentue l'effet de l'appareil. Il souffre un supplice atroce : Quand il veut saisir un objet, prendre un verre, manger, sa main droite refuse de le servir. Il ne peut ouvrir la porte, ôter son chapeau. Dans la journée, s'il vient à penser qu'il est malade, son bras droit est agité de furieuses secousses. Chez lui, il y a une division de la volonté ; sa main gauche obéit, sa droite refuse. Or, cet homme, jeune encore, paraît se bien porter, et, extérieurement, rien n'indique en lui l'horrible maladie dont il est victime.

Mais je vous quitte, car d'autres soins me réclament. Mais, partout où vous rencontrerez des malades, des affligés, dites-leur qu'il y a, à Paris, un endroit où, sans torture, sans camisole de force, on les soignera et "on les guérira". C'est sur cette parole d'espoir et de consolation que nous quittons l'éminent praticien.

LA MUSICOTHERAPIE — ESPOIR CONSOLANT, POUVOIR REDOUTABLE

Mais le hasard, qui, décidément, nous est favorable, veut qu'en gagnant la sortie, nous traversions la salle dite de musicothérapie, car, en effet, on a songé à guérir les maladies nerveuses par la musique. Ce traitement réussit particulièrement bien chez les agités et les névrosés, sujets aux colères irrésistibles.

En ce moment se tient au piano un jeune interne, qui suit des yeux sa malade, une jeune femme en proie à l'exaltation mystique. Il joue lentement un air doux, la malade prend un air extatique et inspiré. L'interne continue à jouer de plus en plus doucement, en faisant languir les notes, et la malade éprouve une béatitude qui, en l'engourdissant, lui procure un repos réparateur.

Pourtant, certaines natures sont rebelles à la musique, laquelle, au contraire, produit tout son effet chez les personnes délicates et instruites.

Ce spectacle mélancolique et gracieux est le dernier qui frappe nos yeux avant que nous quittions l'Institut physiologique.

Et ce n'est pas sans une certaine joie que nous respirons l'air du dehors, en quittant ce réel pays de la douleur.

Pourtant, des scènes pénibles qui se sont déroulées devant nos yeux, une impression reconfortante se dégage.

Le traitement des maladies nerveuses par l'hypnotisme n'est encore qu'à l'état d'enfance. Néanmoins, on est d'ores et déjà assuré que la science possède là une arme merveilleuse pour lutter contre le mal.

Par des suggestions normales et bienfaisantes, on arrivera peut-être à combattre avec un succès certain les tares héréditaires, les dispositions mauvaises de l'enfant. On formera des générations laborieuses, de mœurs et d'intelligence élevées... mais n'allons pas trop loin dans le domaine du rêve.

Et surtout, ne songeons pas à l'effroyable contre-partie qui pourrait se produire, si un pareil moyen d'influence et de domination se trouvait entre les mains de gens qui s'en serviraient pour le mal.

En effet, il y a de ces gens qui, loin de profiter des avantages merveilleux de cette découverte et de les appliquer pour le bien de l'humanité, en feraient des malheureux en grand nombre.

COMMENT LUTTER CONTRE le MAL de MER

Un remède de plus... Ils sont déjà si nombreux. Et si insignifiants, aussi. Aoublions donc le nombre ; ne considérons que l'insuffisance, et, en deux mots, indiquons le remède que signale et préconise le Dr Madeuf, qui s'est voué, on le sait peut-être, à la lutte contre la fâcheuse, accablante et fréquente maladie qui a nom mal de mer, et empêche tant de personnes de s'adonner aux voyages exigeant quelque navigation. Ce remède est fort simple : il consiste à faire usage d'haltères, comme à la classe de gymnastique. Les haltères jouent ici un rôle qui n'a d'ailleurs rien de mystérieux. Faire des haltères, c'est se fortifier et tonifier les muscles abdominaux ; c'est donc faire aux viscères du ventre une ceinture naturelle remplaçant avantageusement la ceinture artificielle que l'on conseille souvent aux personnes désireuses d'éviter le mal de mer ; c'est pratiquer le "calage" des viscères que beaucoup de personnes ont constaté être un procédé fort efficace, même le seul efficace. Il y a toutefois un point à noter en ce qui concerne l'usage des haltères : c'est qu'il est très inutile de se servir de gros poids. Il faut au contraire de petits poids : 500 grammes pour les femmes et un kilogramme pour les hommes, car l'essentiel n'est pas de soulever un poids et de faire un gros effort : c'est de faire beaucoup de petits efforts, et de les faire vite. Il importe aussi, d'après l'athlète à qui M. Madeuf emprunte son procédé, d'exercer les jambes. En



Névropathe que l'abus du travail a conduit à ne plus pouvoir même dormir. Pour calmer la douleur cérébrale on lui a ceint le crâne d'un casque métallique vibrant

pratique, voici les mouvements à faire : ils sont au nombre de trois. Le premier consiste à fléchir rapidement ses jambes comme si l'on voulait s'asseoir sur son talon, tout en jetant les bras en avant ; puis, retour à la position droite en ramenant les poings vers la poitrine. Le second n'exerce que les bras : c'est l'exercice classique consistant à étendre chaque bras latéralement, l'un après l'autre. Le troisième, c'est l'exercice non moins classique consistant à mouvoir chacun des bras l'un après l'autre, de bas en haut, de la cuisse vers l'aisselle.

La méthode est très simple. Mais il importe d'agir très vite. Il faut remuer alternativement les deux bras, dans tous les sens, tour à tour, pour faire travailler tous les muscles, très rapidement.

Il va de soi que l'on n'attend pas d'être plongé dans les affres du mal de mer pour commencer à manifester une énergie dont on serait d'ailleurs incapable. On pratique la méthode avant l'embarquement, quelques semaines, par exemple, faisant plusieurs séances d'haltères par jour, sans pourtant aller jusqu'à la fatigue. Et on la continue à bord, naturellement, en prenant soin, après chaque séance, de s'allonger, pour se calmer et pour éviter la fatigue.

A coup sûr, la méthode ne fera de mal à personne ; son influence générale ne peut être qu'excellente. Puisse son influence spéciale être excellente aussi !

QUELQUES CONSEILS

CONSERVATION DES OEUFS.— Les oeufs se conservent plus longtemps si on les place le petit bout en bas. Dans cette position, le jaune reste en suspension au milieu du blanc, qui l'enveloppe de toutes parts, tandis que, dans toute autre position, il vient en contact avec la coquille, et la décomposition commence aussitôt.

POUR EPLUCHER LES OIGNONS SANS PLEURER. — On sait les larmes que les oignons savent arracher à leurs persécuteurs ; les personnes sensibles qui veulent se les épargner n'ont qu'à éplucher sous l'eau ces bulbes intéressants. Le nez et les yeux se trouvent absolument bien de cette façon d'agir. L'odeur âcre et irritante se perd dans l'eau, et ce tribut liquide suffit à l'indignation des opérés, qui ne réclament plus celui des glandes lacrymales.

POUR DEGRAISSER LE COL ET LE BAS DES MANCHES DES VETEMENTS. — Mélangez dans une tasse parties égales d'eau froide et d'ammoniaque ; étendez sur une table la partie à nettoyer, humectez au moyen d'une petite éponge ou d'une brosse, puis, avec un couteau à papier, en bois ou en ivoire, grattez la partie bien imbibée ; essuyez le couteau sur un linge à mesure qu'il se charge de saleté. Procédez ainsi à plusieurs reprises en humectant de nouveau ; puis rincez et essuyez, sans tordre, et étendez. Quand c'est sec, brossez.

SOINS A DONNER A SON PARAPLUIE.

— Doit-on ou non recouvrir son parapluie d'une enveloppe ? Quelques personnes disent : "La soie se coupe dans le fourreau" ; d'autres, très soigneuses, sortent avec le parapluie recouvert et ne le découvrent qu'en cas de pluie. Ces dernières ont raison. Rien n'use la soie comme le frottement, et aucun objet n'est ballotté, effleuré comme un parapluie. Ce qu'il faut observer, c'est que le fourreau ne soit pas étroit ; un fourreau trop large n'étant pas joli à l'oeil, on en choisira un dans lequel le parapluie glisse librement. La seconde condition pour prolonger la durée de la soie est de ne jamais replier un parapluie humide. On l'étend jusqu'à ce qu'il soit sec ; on a ainsi une soie repassée ne se coupant pas dans le fourreau.

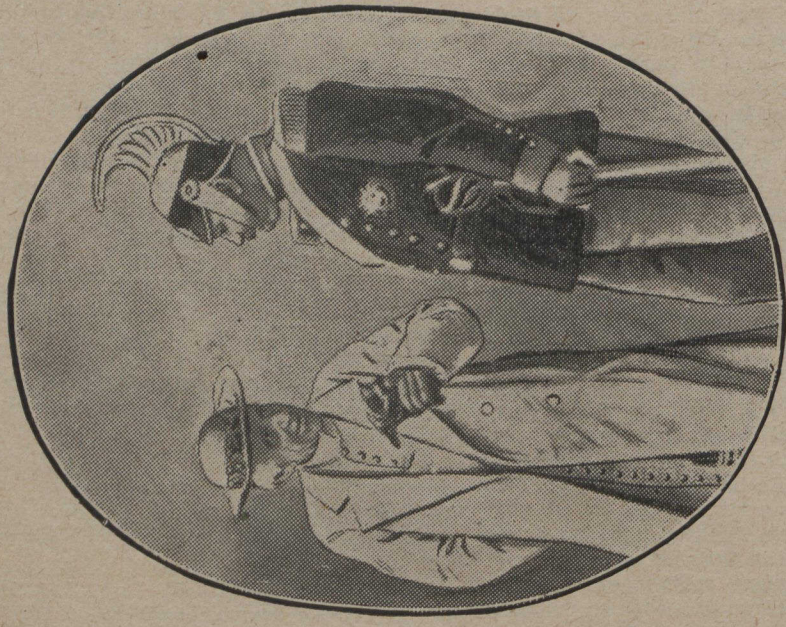
LA LIMONADE AU CITRON. — Il y a deux manières de préparer la limonade au citron. Veut-on avoir une limonade simplement rafraîchissante, on exprime le jus d'un citron dans une chopine d'eau, auquel on ajoute une certaine quantité de sucre. Mais

veut-on avoir, en plus, une boisson tonique et légèrement excitante, on laisse tremper dans l'eau le citron coupé en tranches, muni de son écorce. Cette écorce contient un principe amer et une huile volatile favorable aux estomacs faibles et digérant mal. La limonade préparée de cette dernière façon est utile aux enfants qui ont des vers, un teint bilieux, et qui sont dégoûtés des aliments ordinaires. Le citron est très avantageux aux personnes à tempérament bilieux. Nous en connaissons qui, le soir, avant de se coucher, absorbent le jus d'un citron, dans un verre d'eau sucrée, et reconnaissent s'assurer ainsi un sommeil calme et réparateur. En Allemagne, il se fait depuis quelques années des "cures de citrons" dont on dit merveille. Les cures de citrons guériraient tous les rhumatisants, tous les arthritiques. Nous ferons connaître prochainement à nos lecteurs la méthode de cette cure.

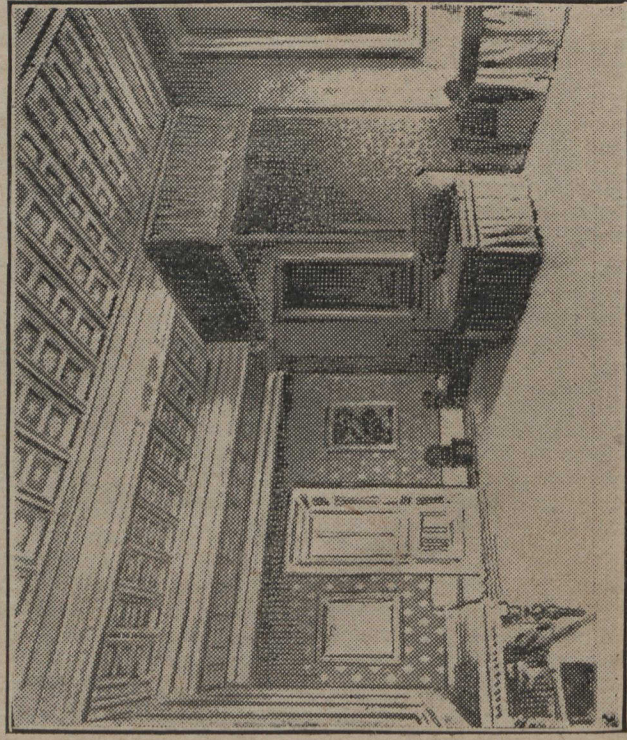
LE CUIR NOIRCI. — Faites tout simplement dissoudre de la ferraille dans de la bière aigre. Ceci formera de l'acétate de fer, dont une ou plusieurs couches obtiendront un noir superbe sur le cuir.

POUR NETTOYER LES PLATEAUX. — Eviter de les laver à l'eau chaude, ce qui ferait écailler le vernis ; il est préférable de se servir d'une éponge imbibée d'eau tiède, savonner simplement au savon blanc et repasser à l'eau froide ; essuyez avec un chiffon doux, puis avec une étoffe de soie pour ramener le brillant.

LÉON XIII ET LE VATICAN



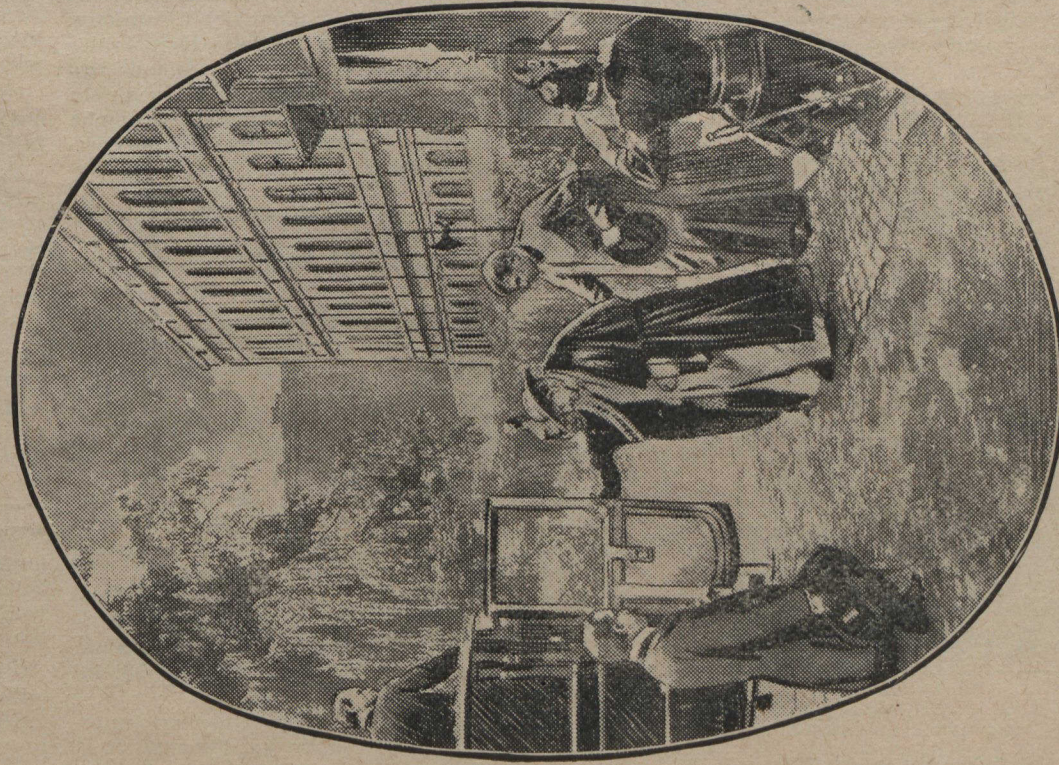
Entrevue de LEON XIII avec son neveu Pecci, le chef des Gardes.



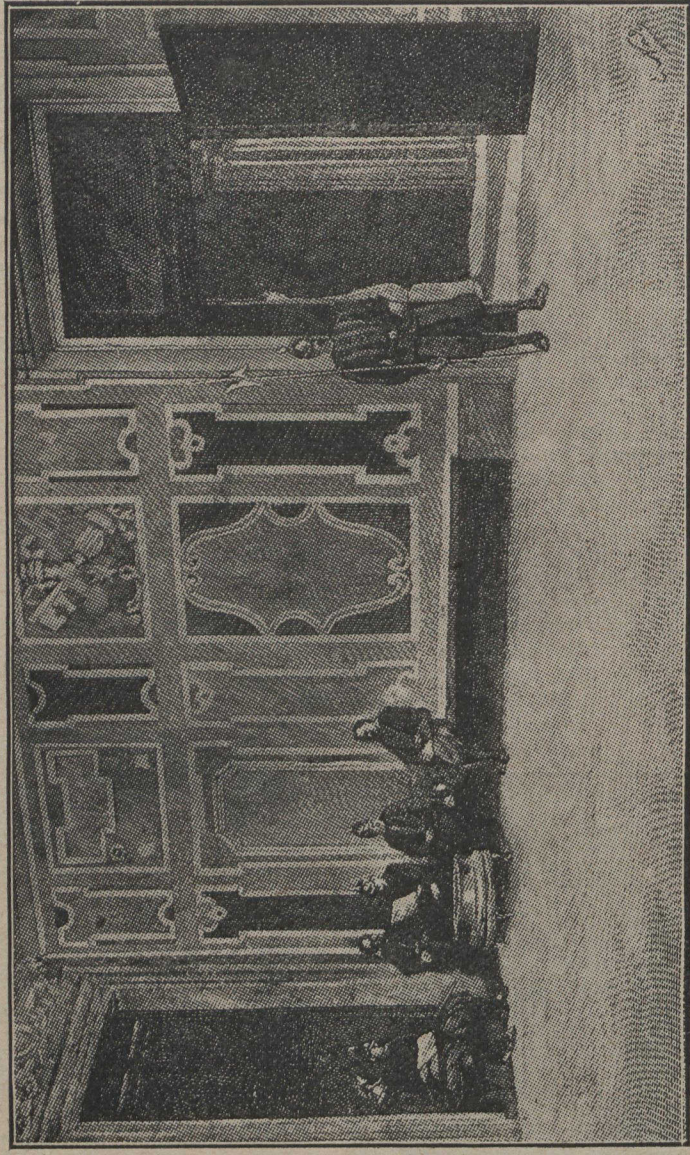
La salle à manger de LEON XIII.



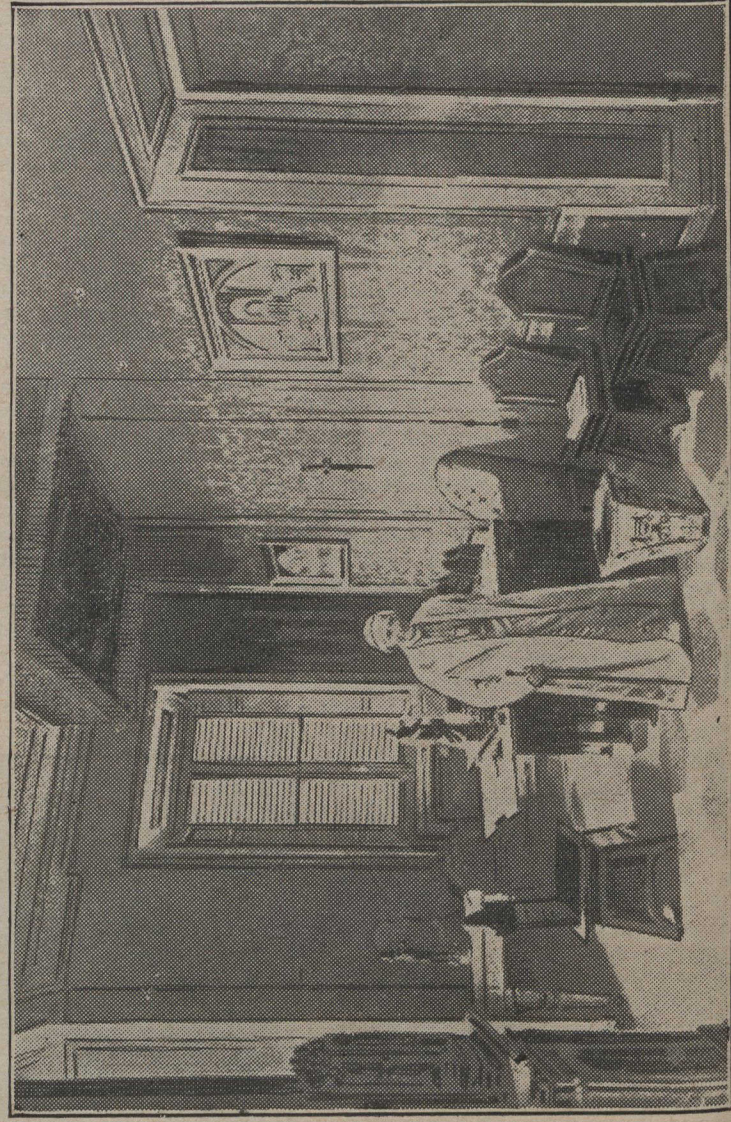
La chambre à coucher du Souverain Pontife.



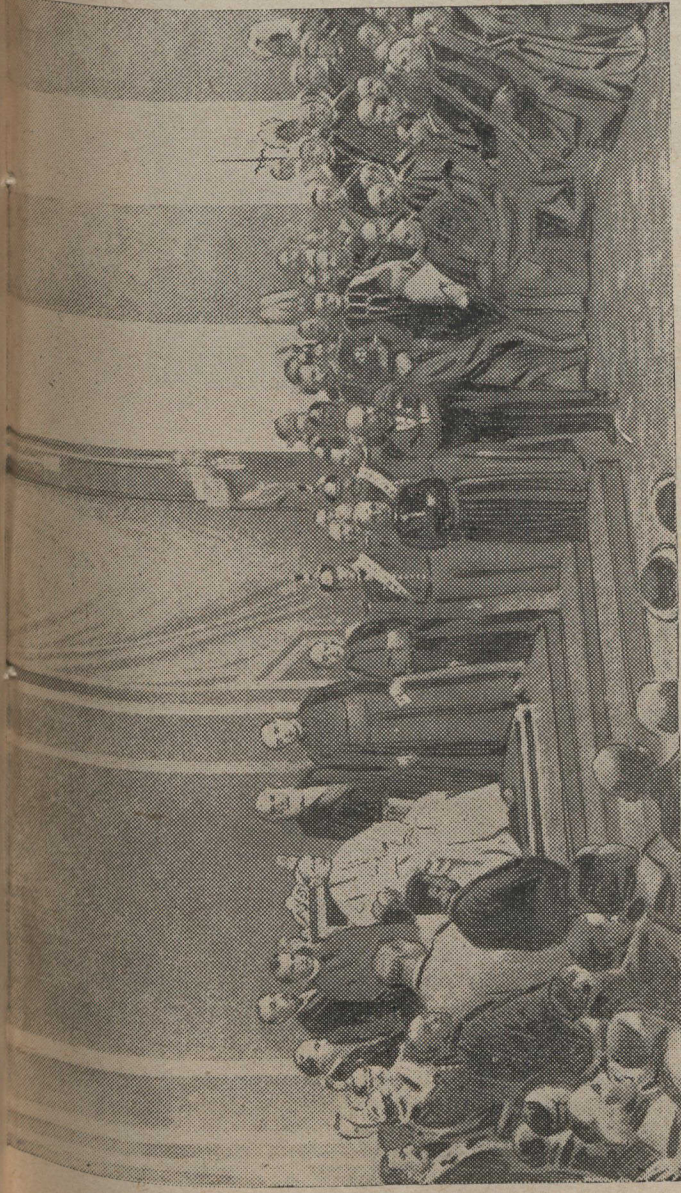
Le Pape partant pour une promenade en voiture dans les jardins du Vatican.



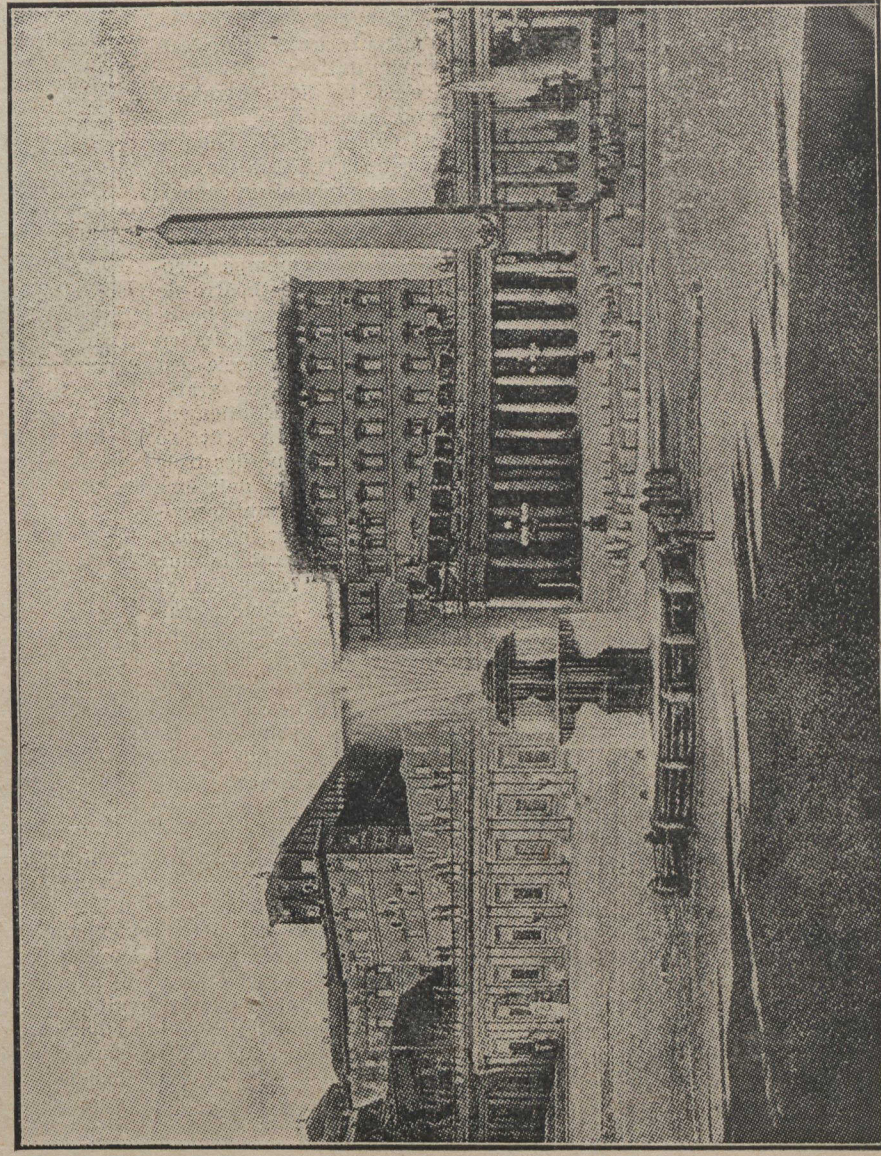
L'antichambre conduisant aux appartements du Pape.



LEON XIII dans son cabinet de travail.



LEON XIII donnant une audience au Vatican.



Place de Saint-Pierre de Rome.

LES RESTES DE CHRISTOPHE COLOMB

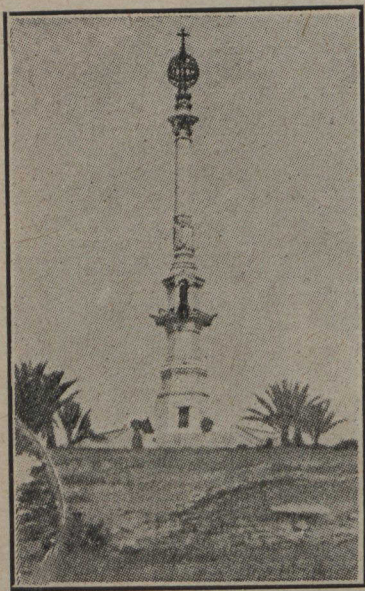
Quand on longe la côte andalouse sur l'un des petits vapeurs qui font le cabotage des ports espagnols, entre Cadix et Huelva, juste à l'embouchure du célèbre Rio Tinto, et non loin de celle du Guadalquivir, on aperçoit une haute tour que, de loin, on prendrait volontiers pour un phare. Il n'en est rien ; et le capitaine m'apprit que c'était le monument élevé à la gloire de Christophe Colomb, lors du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

Comme je devais m'arrêter quelques jours à Huelva, je me promis de faire un pèlerinage dans ce coin de terre trop oublié, non seulement des voyageurs, mais même des Espagnols, comme on le verra, car c'est de là que l'illustre marin partit à la découverte du nouveau monde.

Le 12 mai dernier, j'abordai à la "Rabida", sous un soleil brûlant. Autrefois, on ne pouvait, paraît-il, atterrir qu'au moyen de péniches d'un faible tirant ; mais, depuis les fêtes du centenaire, la reine régente étant venue consacrer de sa présence cette solennité, une ravissante jetée a été construite, les rives ont été relevées, un large sentier tracé jusqu'au bas du monticule que domine le monastère déserté par les moines.

C'est lui d'abord qui attira mon attention. Par la pensée, je revoyais l'immortel navigateur bafoué, méconnu, tourné en ridicule, venant se réfugier à cet endroit même auprès d'un ami, le prieur Juan Perez. Celui-ci, d'un esprit large et cultivé, accueillait le proscrit hanté par son rêve, que dis-je ! obsédé par la claire vision du monde qu'il savait exister et voulait conquérir à la religion et à la couronne espagnole. Le moine et le marin se comprirent ; le prieur envoya ses moines dans les villages environnants, prêcher en faveur de la pacifique croisade. Et bientôt tous ces pauvres gens, car on est pauvre dans ces parages, trouvèrent dans leur foi la générosité suffisante à l'achat et à l'équipement des trois célèbres caravelles. Huelva, Palos, Moger, rivalisant de zèle et d'empressement, fournirent les marins, dont les descendants vivent encore. C'est de là que partit Christophe Colomb, et c'est là aussi qu'il revint avec ses compagnons ; on en voit encore la preuve non équivoque dans les types aux yeux bridés et aux cheveux crépus qui circulent dans les villes sus-nommées, derniers restes des Indiens transplantés d'Amérique en Espagne.

Il semble que la reconnaissance publique eût dû faire de ce monastère un lieu trois fois saint et chéri du peuple. Hélas ! il tombait en ruines ; et malgré la couche de torchis dont on a barbouillé ses murs à l'occasion des fêtes de 1892, il ressemble encore maintenant à une grange abandonnée. De vagues gardiens y jouent aux cartes, y boivent l'"aguardiente" ; seul, le "patio" ou cloître intérieur, garde un peu de cachet, mais les salles et la chapelle sont délabrées. Dans cette dernière, cinq maigres ex-voto : des "Etudiants



Monument élevé à la mémoire de Christophe Colomb, près du couvent de la Rabida

espagnols", du "Commerce de Huelva", de la société "Le Rio-Tinto", des "Médecins et des pharmaciens", de l'"Académie de Lérda", sont un tardif et bien faible hommage à la plus pure

gloire de l'Espagne. Les flancs de la colline sont mieux entretenus ; les bambous, les cactus, les figuiers de Barbarie s'y mêlent aux palmiers, aux datiers sauvages ; c'est la flore africaine en miniature.

Quant à la colonne rostrale, elle ne manque ni de style ni de cachet ; malheureusement, elle est restée inachevée et le sera longtemps encore, comme le théâtre de Cadix et comme beaucoup d'autres choses en Espagne. Le socle est un hexagone de granit blanc ; immédiatement au-dessous du fût se trouve la proue des trois caravelles, qui doit être en bronze, et qui, provisoirement, est en bois. Celle qui regarde le mur est le "Nao Santa-Maria", monté par Christobal Colon, notre héros, et par 14 matelots, dont les noms sont burinés dans la pierre. Celle de droite est la "carabella Pinta", capitaine M. Alonzo Pinzon, plus 6 hommes.

Enfin, celle de gauche est la "carabella Nina", capitaine Vinc. Yanez Pinzon et 6 hommes d'équipage. Le monument est surmonté d'un globe en fer ajouté que domine la croix.

Si les âmes des morts reviennent dans les lieux qu'elles aimèrent pendant leur vie, nul doute que celle de Christophe Colomb n'erra souvent à la Rabida. Et si le mort pouvait parler, il choisirait cet emplacement pour son tombeau. Ses ossements, il est vrai, comme ceux des martyrs que vénèrent les fidèles, sont dispersés un peu partout. La Havane, Saint-Domingue, Valladolid, Gènes, Pavie et maintes autres villes d'Espagne, d'Amérique ou d'Italie en possèdent des fragments. La plus belle part est restée à la terre américaine, et c'est justice. Nous donnons ci-dessus un fac-similé d'une photographie très authentique prise par le gouvernement italien, de même que la reproduction d'un coffret de plomb contenant une partie des restes du grand homme.

Mais le voyageur est péniblement impressionné sur la colline de la Rabida. Peut-être, après tout, est-ce mieux ainsi, plus conforme à la vie tourmentée et à la fin assez obscure du héros ? Ni la pierre ni le marbre n'ajouteraient rien à sa gloire ; la solitude un peu sauvage de cette terre brûlée par le soleil, à peine déflorée par la colonne rostrale inachevée, conserve mieux le souvenir du proscrit, qui n'eut foi qu'en lui-même et triompha de tous les hommes conjurés contre lui par l'énergie de sa seule volonté.

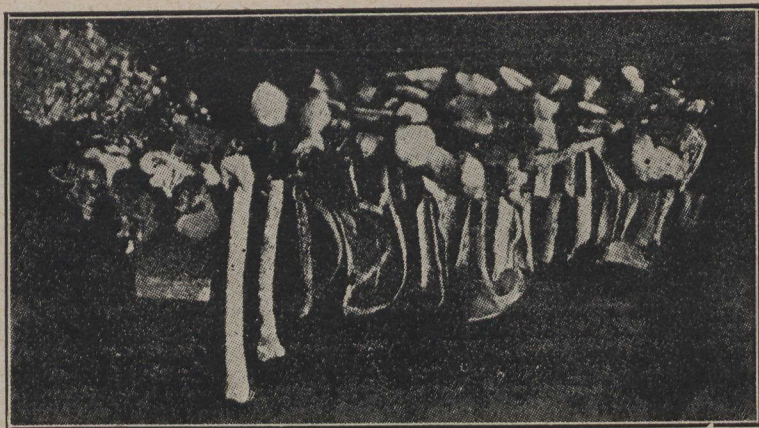
FEMMES EL FLEURS

Dans le jardin d'Eden le premier homme et la première femme, sans connaître leur bonheur, sans rien imaginer au delà de ce qu'ils voyaient, vivaient des jours d'innocence et de pureté.

Autour d'eux tout était doux, tout était candide et simple. Les animaux allaient de concert ; les plus faibles mêlés aux plus forts, les grands aux petits, les farouches aux doux. Les plantes poussaient et s'épanouissaient sans se gêner les unes les autres et en vertu d'une harmonie suprême qu'elles acceptaient avec reconnaissance.

Ainsi, le jardin entier contribuait dans la joie à sa propre beauté. C'était sa façon à lui de prouver la divinité qui l'avait créé. C'était aussi un hymne continu d'actions de grâces qu'il lui rendait.

Dans la compagnie naturelle et comme fraternelle des plantes et des animaux, l'homme et la femme réalisaient l'état de béatitude. Ils n'éprouvaient ni besoins, ni désirs, ni peines. La satisfaction, ce sentiment de plénitude et de contentement qui succède à un souhait, à un défaut,



El Secretario de Estado de Relaciones Exteriores de la República Dominicana
Certifica que esta copia fotográfica ha sido sujeta a
Solicitud del Gobierno de Italia, en fecha 21 de octubre de
1890, de los honores del Sr. Juan Manuel Domínguez
Bater
Sancti-Domingo, a los 5 de 1891.
CRO A. DE MOYGES.



Traduction du certificat délivré au Gouvernement italien par le ministre des affaires étrangères de Saint-Domingue

"Le secrétaire d'Etat, ministre des Affaires étrangères de la République de Saint-Domingue, certifie que la présente photographie des os du premier amiral Christobal Colou a été prise par les soins du gouvernement italien en date du 21 octobre 1890."
Saint-Domingue, 5 avril 1891.

CRO A. DE MOYGES

ou à manque n'existait pas pour eux. On plutôt ils la possédaient continuellement, aussi agréablement impressionnés par exemple par la sensation de la faim que par son apaisement.

Mais, après la faute d'Eve, la notion du mal leur naquit, et par cette notion, tout fut transformé dans le jardin.

Ils virent d'abord leur propre nudité, et, la première honte au front, ils se voilèrent de feuillage.

Mais les bêtes, les arbres leur parurent également impudiques. Une oeuvre ténébreuse s'accomplissait sous l'oeuvre de lumière. Un regard leur suffit pour sonder le mystère même de la création et pour voir au fond de lui. L'ombre, le mal, la haine, la mort tinrent en équilibre pour leurs coeurs épouvantés, la clarté, le bien, l'amour et la vie.

Quand vint l'archange armé de l'épée flamboyante pour les chasser du jardin, ils courbèrent le front autant devant l'éblouissement de l'épée que sous le poids de leur désenchantement.

Par la cessation de leur innocence, par la diminution de la grâce particulière qui les soutenait, ils venaient tout d'un coup de s'apercevoir de leur illusion : le jardin d'Eden n'était pur que de leur pureté.

Cependant, la chute avait été trop brusque, le châtement trop inattendu, la révélation n'était pas faite tout entière en eux.

Ils ne savaient où l'épée flamboyante les chassait. Leur faute, qui leur faisait horreur, noircissait les choses autour d'eux. Pourtant, ces choses, même noires et transformées, leur étaient chères. Ils n'avaient pas impunément si longtemps vécu dans leur compagnie.

A un moment de leur course, ils aperçurent un grand trou béant sur l'horizon. L'ange les y poussait. C'était la porte de l'Eden.

Malgré eux leurs pas se ralentirent. Mais l'ange abaissa sa terrible épée. Ils allaient franchir l'ouverture et quitter à jamais leur premier séjour verdoyant et peuplé pour un morne désert qu'ils voyaient commencer à leurs pieds.

C'est alors qu'Eve, qui portait peut-être plus profondément qu'Adam le regret de ce jardin, qu'elle quittait par sa faute, s'arrêta, et d'une main rapide, arracha d'un massif de verdure une branche fleurie.

Ces fleurs étaient des roses.

Par les soins d'Adam, qui dut, pour vivre, remuer la terre et la faire produire, ce rameau d'un rosier de l'Eden fut planté. Il se multiplia. Le parfum des fleurs innombrables qui en naquirent apaisa quelque peu l'affliction des premières fatigues, les tristesses de la solitude, et maintint en partie vivant le souvenir du jardin bienheureux.

ÇA ET LÀ

UNE LIGUE ANTI-CIGARETTE

Cette ligue, qui fonctionne à Manchester, Angleterre, a pour but de supprimer l'usage du tabac chez les jeunes gens au-dessous de seize ans. Elle compte 16,000 membres, et engage les jeunes gens à donner leur parole qu'ils ne se serviront pas de tabac, sous n'importe quelle forme, avant l'âge de vingt et un ans. Elle va présenter, prochainement, au Parlement, un bill stipulant que tout garçon fumant ou se servant de tabac d'une façon ou d'une autre, s'exposera à une amende de \$2.

Quant à ceux qui leur vendront ou leur fourniront des cigarettes, ils seront passibles d'une amende variant de \$4 à \$8.

Il paraît qu'en Angleterre, tous les maîtres d'école réclament cette mesure. Ils sont unanimes à reconnaître que l'abus excessif du tabac qui commettent la plupart de leurs élèves, leur est physiquement et moralement fort préjudiciable.

UN CONSEIL DE BEAUTE

Voici le nouveau et pittoresque mode d'embellissement préconisé dans les Instituts de beauté de la rue de la Paix, à Paris. Nous le tenons d'une prêtresse de ces sanctuaires, où chaque jour nombre d'élégantes vont acheter à prix d'or les secrets merveilleux qui donnent au corps la jeunesse et la grâce :

Pour acquérir la nuque classique, les magnifiques épaules de la Vénus de Milo, pour réaliser la beauté de cette bouche au ferme dessin, aux lèvres élastiques, rien n'est plus efficace que l'étude du cor, nous a dit cette doctoresse en l'art de la beauté. L'action de lever les bras pour soutenir le cor fortifie les muscles de la poitrine et des bras. Pour souffler suffisamment, on doit remplir ses poumons d'air, ce qui en augmente le volume et active la circulation du sang. On n'a jamais vu un joueur de trombone avec des lèvres pâles et des poitrines creuses.

Les instruments prescrits aux clientes ne comportent qu'une série de notes basses et musicales, par égard pour les oreilles du voisinage. Un quart d'heure d'étude quotidienne suffit.

SAUVE MIRACULEUSEMENT

On sait que le boa est un serpent très dangereux. Ses dimensions considérables et sa force extraordinaire lui permettent de s'attaquer aux êtres les plus puissants. Il n'est pas venimeux, mais n'en est pas moins redoutable. Pour anéantir une proie, il l'enferme dans ses anneaux et l'étouffe d'abord, puis il l'engloutit en entier. M. Robert, un voyageur qui a fait de fréquents séjours en Afrique, nous a raconté récemment une aventure dans laquelle le hasard seul lui a sauvé la vie. Il se trouvait à la lisière d'une grande forêt, à quelque distance de ses compagnons de voyage, et s'apprêtait à les rejoindre, quand il se

dans les anneaux du monstre, enroulés autour de son corps. Quelques instants encore, et il était étouffé. Par une circonstance heureuse, son fusil, qu'il portait en bandoulière, était serré tout droit contre son corps, et la tête du boa se trouva un instant placée juste au-dessus du canon. M. Robert, dans sa détresse, eut une subite inspiration. De sa main droite, restée libre il chercha à tâtons le chien du fusil et pressa sur la détente. Le coup partit et le serpent reçut la décharge dans la tête, qui fut fracassée. Aussitôt les anneaux se détendirent, et le voyageur put se dégager, rendant grâce au ciel du hasard providentiel qui venait de lui sauver la vie.

UNE ANECDOTE SUR EDOUARD VII

On sait que le roi d'Angleterre est l'homme du monde le moins friand de la pompe et de la représentation, bien qu'il y figure à merveille quand ses devoirs l'y appellent. Hors les cas de nécessité, c'est l'homme de l'intimité, des petits sentiers muets de la vie, du commerce avec les humbles, qu'il met aussitôt à l'aise par sa légendaire bonhomie. Un jour qu'il se promenait avec la reine (alors seulement princesse de Galles) sur les quais de Folkestone, il s'arrêta pour voir s'ébattre une troupe de jeunes nageurs. Ceux-ci, qui l'avaient reconnu, s'évertuaient aux plus belles pirogues, et le prince s'amusa longtemps à jeter des petites pièces blanches que les enfants allaient chercher au fond de l'eau.



Un seul ne participait pas aux largesses du prince de Galles. Il n'osait pas se risquer comme les autres ; et, tandis que ceux-ci, s'étant rhabillés, rentraient dans la ville pour y faire bombance de gâteaux avec la monnaie royale, lui, pleurait silencieusement et honteusement entre la princesse et le prince, qui cherchaient à le consoler. Enfin, pour sécher ses larmes, ils lui offrirent quelques pièces blanches ; mais l'enfant les refusa, disant : " Je ne les ai pas gagnées ! "

Tandis que le couple royal s'extasiait sur cette marque d'orgueil ou cet instinct de justice, on entendit des cris. C'était une bande de vauriens, qui, à quelque cent pas de là, s'amusaient à noyer un chien qu'ils avaient jeté à la mer et qu'ils empêchaient de regagner le rivage à l'aide d'un long bâton. La pauvre bête n'en pouvait plus et déjà fermait les yeux et cessait de mouvoir les pattes, au milieu des cris de triomphe de ses bourreaux.

Mais, tandis que ceux-ci, voyant le prince s'avancer vers eux, prenaient la fuite, l'enfant, ému de pitié et n'écoutant plus que son bon cœur, prit un élan fit un plongeon, et, dans un effort désespéré, ramena la bête sur le quai, où elle revint à la vie, grâce à des soins diligents.

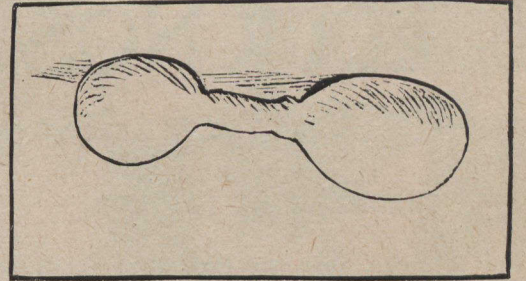
Le prince, ému jusqu'aux larmes de voir que le dévouement avait fait faire ce que l'appât du gain n'avait pu obtenir, glissa une belle pièce d'or dans la main du petit sauveteur en lui disant : " Celle-là, tu peux la prendre, mon enfant, tu l'as gagnée ! Tout le monde n'en peut pas dire autant ! " Spirituelle et profonde boutade.

UN OEUF DOUBLE

Les Anglais, experts en l'art de sélectionner les races, ne sont pas encore parvenus à obtenir des poules à ponte double.

Cet oeuf extraordinaire, qui ressemble à une de ces haltères de fonte dont on se sert pour les

exercices de gymnastique, a été pondu par une poule de la race dite de Minorque (Baléares), race très répandue en Angleterre. Il est formé de deux



oeufs, l'un plus petit que l'autre, reliés entre eux par un tube de 2 pouces de longueur et de la même consistance calcaire que la coquille de l'oeuf.

Inutile de dire que cette poule, qui pond de 160 à 165 oeufs par an, n'a pas renouvelé son exploit.

HIP ! HIP ! HURRAH !

Bien des anecdotes amusantes se rattachent à la visite d'Edouard VII à Paris. Voici un petit fait qui a diverti ceux qui en ont été témoins.

Personne ne se réjouissait plus de la visite du monarque Anglais que ses concitoyens résidant à Paris, ce qui, du reste, est très naturel.

L'un d'eux, qui tient une pharmacie anglaise, rue de la Paix, se montrait particulièrement enthousiaste, et, la veille de l'arrivée de son souverain, ne pensait plus qu'à cela et ne parlait pas d'autre chose.

Entre un client, qui est affligé d'une infirmité, car il est bègue. Il s'approche du pharmacien et commence ainsi :

—Hyp... hyp... hyp !..

—Hourrah ! répondit à pleine voix et en choeur le pharmacien et ses aides.

—Mais non, fit le bègue. Hyp... hyperman... gaga... ganate... de popo... de potasse.

Les clients présents en rirent jusqu'aux larmes.

L'HEURE AU JAPON

Le Japon est classique pour ses tremblements de terre. Une conséquence assez curieuse de cette fâcheuse spécialité est une difficulté toute particulière pour avoir l'heure. Les pendules astronomiques de Tokyo sont dérangées par un mouvement du sol en moyenne tous les trois ou quatre jours, paraît-il. Ici, cela arrive peut-être une fois tous les trois ou quatre ans. Les marins sont donc un peu sévères quand ils se plaignent qu'on ne leur signale pas midi, au Japon, avec la même précision qu'ailleurs.

On prend pourtant des précautions. Près des horloges est installé un séismographe enregistreur. S'il a tracé une ligne parfaitement unie depuis la dernière observation d'étoiles, l'heure est donnée d'après les horloges. Si la courbe accuse quelque trouble, les pendules ne sont plus sûres, force est d'avoir recours aux chronomètres, aux dépens bien entendu de la précision.

A QUELLE DISTANCE ENTEND-ON LE TONNERRE ?

En se basant sur la vitesse de transmission du son, on cherche assez souvent à se rendre compte de la distance à laquelle peut s'être produit un coup de tonnerre dont l'éclair a précédé très sensiblement le roulement : pour cela, on s'accorde généralement à évaluer la distance d'un orage d'après l'intervalle de temps qui s'écoule entre la vision de l'éclair et l'audition du bruit, en estimant qu'une durée de 3 secondes correspond à un éloignement d'un mille. Cette façon de calculer semble suffisamment exacte, et, en se basant sur elle, certains observateurs ont recherché à quelle distance maxima il est possible d'entendre un orage.

D'une manière générale, le grondement du tonnerre ne porte pas à plus de 25 milles ; cependant, une publication technique allemande fort sérieuse rapporte une observation faite récemment à Norden, au bord de la mer, et où 120 secondes se seraient écoulées entre l'éclair et le tonnerre, ce qui correspondrait effectivement à une distance énorme de 110 milles.

En tout cas, il est bien facile à n'importe qui de se livrer à des expériences en la matière.



sentit saisi par un gigantesque boa, qu'il n'avait pas aperçu. Avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense, le voyageur se trouvait enserré

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Les broderies, ainsi que vous le savez, chères lectrices, jouissent d'un succès croissant ; on peut en dire autant des dentelles qui, jamais, ne furent plus en vogue, portées sous toutes les formes, soit en col, soit en berthe, comme garniture de berthe, en incrustation, etc., etc.

Le point de Venise a gardé le pas sur ses confrères ; mais comme c'est une dentelle très belle, très riche, par conséquent très chère, on ne peut la prodiguer et elle ne saurait être portée que sur et avec une robe très belle, très riche. La dentelle d'Irlande, celle-ci, est plus facile à mettre et produit un fort bel effet ; puis, sans entrer dans le détail des nombreuses imitations que l'on nous sert journellement, imitations quelquefois très bien faites, d'autres fois très grossières, en passant par-dessus la broderie anglaise, aux carrés

niture brodée avec ou sans la blonde, celle-ci remplacée par une autre dentelle, dont vous n'aurez que l'embarras du choix, celui-là, le cordon brodé qu'il est très aisé, pour faciliter la besogne, de découper d'une jolie percale à fleurs, que l'on rebrode de soie en contournant le dessin indiqué.

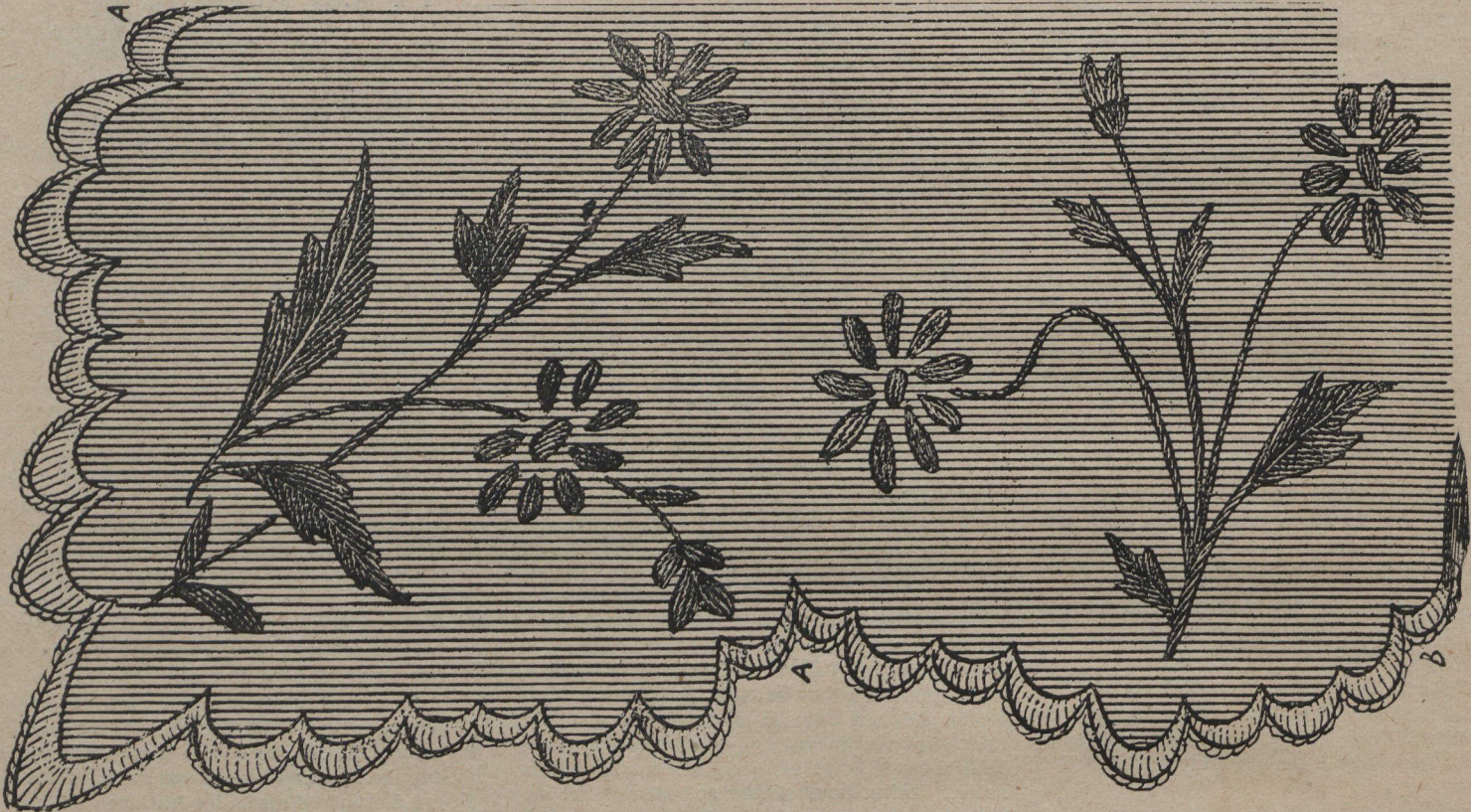
Cela, s'est déjà fait, me répondrez-vous. C'est vrai ; mais est-il rien de nouveau sous le soleil ? Et cela s'est fait il y a trois ou quatre ans, puis a disparu complètement de nos modes.

A propos de percale imprimée, laissez-moi vous signaler ces ravissants piqués blancs à fleurettes récemment créés, et dont on nous soumet de ravissants échantillons. Piqué blanc à fleurettes ou à petits bouquets roses, bleus, mauves, jaunes, cela donne de charmantes robes d'été, légères, habillées, faciles à porter un peu en toutes circonstances ; qu'il est loisible de mettre en ville, à la mer, pour partir en croisière ou pour faire des ascensions de montagnes.

Notre abonnée écrit : " Vous nous dites bien de quelle façon élégante il faut habiller nos bébés, mais vous omettez de nous expliquer de quelle façon pratique il faut les protéger. Devons-nous les aguerrir, leur laisser hiver et été les jambes nues, etc. ? " Avant de répondre, madame, je vous dirai : " Examinez bien le joli sujet que la Providence vous a donné à élever. Demandez-vous quel est son tempérament. Billeux, sanguin, lymphatique, nerveux ? Et, pour être plus sûre de ne pas errer, regardez la nature du père et la vôtre.

La "prédominance sanguine" est caractérisée par l'activité de la circulation, par la richesse des vaisseaux capillaires artériels, qui donnent au visage une couleur vermeille. L'enfant offrant cette complexion subira, sans en souffrir, le contact direct de l'air vif sur sa peau ; trop de chaleur l'incommoderait. Il lui faudra l'exercice au grand air et une nourriture plutôt végétale, peu de vin, toujours coupé de beaucoup d'eau.

La "prédominance bilieuse", manifestée par l'énergie du système gastrohépatique, qui, sécrétant une quantité notable de bile, donne à la peau une teinte plus ou moins jaunâtre, constitue le tempérament bilieux. L'enfant doué de cette nature aura besoin d'excitation au jeu, il boudera aisément, sera plus frileux, moins alerte. Un peu d'entraînement sera nécessaire pour l'aguerrir ;



PETIT TAPIS DE TABLE A OUVRAGE. — On l'exécute sur taffetas ou satin. Les contours sont festonnés. Les motifs de fleurs sont au passé plat pour les fleurs et les feuillages ; les tiges sont au cordonnet légèrement couché. Pour les fleurs, on emploie de la soie lavable crème et jaune ; pour les feuillages, vert moyen trois tons ou vert ombré. Notre dessin représentant un angle en grandeur d'exécution, il suffira de reporter A B sur l'autre partie A et de continuer ainsi jusqu'à ce que l'on ait la longueur voulue.

de filet brodés ou non brodés, à la guipure vraie et fausse, je me hâte de vous annoncer l'apparition de la blonde, qui n'était plus de mode, mais qui le redevient. Ce n'est pas une dentelle proprement dite que ce tissu fin, transparent, soyeux ; il a peu ou point de valeur, mais donne de fort jolis résultats. Je viens de voir une robe couleur noisette garnie (en forme) d'une de ces dentelles en crème — genre blonde, mais un peu plus compacte — relevée dans le milieu d'un petit motif de soie brodée de couleur rose qui, je puis vous l'affirmer produisait des effets surprenants.

La dentelle, de la largeur d'une main, serpentait tout autour de la robe, laissant au milieu la place libre à la guirlande de petites fleurs roses que je signalais tout à l'heure, et qui, naturellement, se répétait dans les dessins et l'ornementation du corsage et des manches, celles-ci très larges dans le bas, comme on les fait de nos jours, serrées à l'épaulette par ce cordon fleuri, disparaissant à moitié ou plutôt émergeant discrètement de la blonde.

Voici d'ailleurs une idée qu'il vous sera très facile, Mesdames, d'utiliser et de transplanter sur des costumes, aussi très à la mode, cet été, en tussor, en étamine, en voile uni ; j'entends la gar-

Je ne parle pas des organdies à fleurs, des mousselines blanches rayées de bandes satinées d'une ou de plusieurs couleurs, qui donnent des toilettes particulièrement ravissantes, surtout quand elles sont accompagnées d'un fourmillement de dentelles, parce que je vous en ai entretenu dans mes chroniques précédentes ; mais je ne veux pas omettre les grosses étamines blanches, paraissant plus épaisses et plus chaudes qu'elles ne le sont en réalité et que marquent d'immenses points roses, bleus, mauves, jaunes, noirs, etc.

Ces tissus, d'une extrême originalité, composent des toilettes jolies et moins désagréables, en un sens, que les robes de mousseline ou d'organdis, qui demandent un entretien continu.

HYGIÈNE PRATIQUE

L'ENFANT

Puisque nos chères lectrices continuent à nous souffler nos articles, suivons la voie où elles nous poussent, et d'autant plus volontiers qu'elle est intéressante à suivre, puisqu'il s'agit de l'enfant, du petit, qui est le sourire de nos jours et la gale-té de notre foyer.

brusquer son caractère, l'obliger à subir la souffrance du froid serait cruel.

"La prédominance nerveuse", annoncée par l'exquise délicatesse du système nerveux, caractérisée par la grande sensibilité de l'enfant, par son impressionnabilité, constitue le tempérament nerveux. A celui-là, il faut de la douceur, de la fermeté sans violence. Un régime doux, dénué d'excitants, pas de froid, pas d'humidité, du soleil et l'emploi de l'eau tiède pour les grandes lotions.

La "prédominance lymphatique", due au développement des ganglions et des vaisseaux blancs d'où résulte une proportion énorme de lymphé et de sérosité, constitue le tempérament lymphatique. Ces enfants-là sont gros, mous ; ils se fatiguent vite, ont besoin de stimulants, d'affusions d'eau froide, suivies de bonnes frictions alcooliques, d'une nourriture exempte de farineux, de beaucoup de soleil.

Outre ces types de nature, il y a les tempéraments composés : tels le bilioso-sanguin, c'est-à-dire qui tient du bilieux et du sanguin, et le nervoso-lymphatique, qui tient du tempérament nerveux et lymphatique, etc.

Le régime sera donc modifiable selon les complexions.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LES JEUX INNOCENTS DE NOS GRAND-MÈRES

JEU DE LA PINCETTE. — Ce jeu a subi des variations par le laps des temps. Nos ancêtres, qui étaient de ce bon vieux temps que l'on regrette encore, le jouaient de la manière suivante :

On cachait, à l'insu d'une personne de la société, une fève, et l'on exigeait, de cette personne, qu'elle la trouvât, sans autre indice que celui-ci : à mesure qu'elle s'approchait de l'endroit où la fève était cachée, on criait :

"Elle brûle ! elle brûle !" en forçant la voix. Mais, au contraire, on baissait insensiblement de ton, et l'on finissait par ne plus crier du tout, à mesure qu'elle s'en éloignait.

Lorsque la personne qui cherchait la fève se lassait, elle avertissait qu'elle consentait à donner un gage, en disant :

"J'ai assez mangé de fèves", ou "je jette ma langue aux chiens."

Dans un temps moins reculé, on substitua à la fève une petite épingle ; et, comme l'on s'aperçut que le jeu devenait fatigant pour ceux qui étaient chargés de crier : "elle brûle !" on décida de prendre une paire de pincettes, et d'en frapper les deux branches avec une clef, de la même manière qu'on joue du triangle, mais plus ou moins fort, suivant que la personne qui cherchait l'épingle se trouvait plus ou moins près de l'endroit où elle était cachée.

Ce jeu prit alors le nom qu'il porte aujourd'hui. La petite épingle, ordinairement cachée sous quelque vase de la cheminée, ou attachée au fichu d'une jeune personne, électrisait les jeunes gens, et provoquait les recherches : grâce au son de la pincette, on doit bien juger qu'il était rare qu'elle ne fût pas trouvée.

Bientôt, ce ne fut plus une épingle que les dames cachèrent sous quelque vase de porcelaine, ou qu'elles attachèrent à leurs fichus, à peu près comme l'épine auprès de la rose ; elles imaginèrent des conditions singulières qu'il fallait presque deviner. Souvent, il s'agissait de dénouer un ruban, de déranger un bouquet, de présenter une fleur à une personne, ou de lui baiser la main ; enfin, d'exécuter une chose souvent très compliquée et concertée d'avance.

Comme les conditions exigées ont totalement changé de genre, qu'elles demandent beaucoup de vivacité et de sagacité, on a jugé que le son discordant d'une pincette était peu propre à monter l'imagination ; en conséquence, on a imaginé d'y substituer le son du piano ou du violon.

Telles sont les variations que ce jeu a éprouvées ; on rencontre peu de personnes qui y emploient encore la pincette et l'épingle ; mais, en récompense, le violon et le piano y jouent un grand rôle. C'est le "dolce" ou le "forte", l'"andante" ou l'"allegro", qui servent de guides à celui qui cherche à deviner l'intention de la société. Le virtuose chargé du soin de la conduire, soit qu'il fasse mouvoir les touches du piano, soit qu'il fasse vibrer les cordes sonores du violon, doit bien suivre tous ses pas, et savoir passer du "pianissimo" au "fortissimo", et de l'"adagio" au mouvement le plus vif, pour lui indiquer s'il s'éloigne ou s'il se rapproche du but.

DEVINETTE



Où est donc le domestique ?

UN TOUR PAR SEMAINE

LA MARMITE MIRACULEUSE OU LA CUISINE MILITAIRE

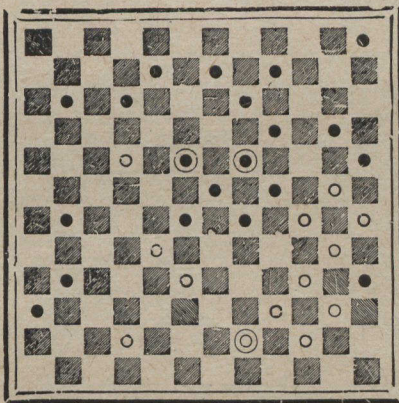
A une marmite ordinaire, adaptez un plateau, creux de trois ou quatre pouces. Pour faire l'expérience, on place une poule vivante dans la marmite, on la couvre du plateau, l'escamoteur, vêtu en marmite, se prépare à faire cuire une poule ; il met dans le plateau une poule dépêchée, il y ajoute de l'eau, du beurre, du sel, du poivre, etc. ; couvre le tout et l'approche du feu ; la chaleur anime la poule enfermée ; elle s'agite et s'échappe en renversant le couvercle et le plateau. Cette récréation, tant soit peu bouffonne, excite le rire de tous les spectateurs.

ANAGRAMME

Je suis un nom commun ; quoique dit couramment. Je suis toujours poli et très reconnaissant. Mélangez, je deviens tellement odieux, Qu'il faut, pour n'en pas voir l'horreur, fermer les yeux.

PROBLEME DE DAMES CANADIEN

Par M. Saint-Maurice, père, Montréal. Noirs, 20 pièces.

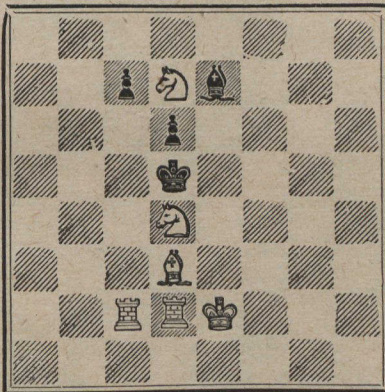


Blancs, 13 pièces

Les blancs jouent et gagnent.

PROBLEME D'ECHECS

Par M.-J.-B. Munoz (Lettre I) Noirs, 4 pièces.



Blancs, 6 pièces.

Les blancs font mat en 2 coups.

CHARADE

On doit trouver "premier" et "deux",
Virtuose, dans la musique ;
Le "suivant" protège les yeux ;
Mon "quatrième", laconique
Et d'un aspect bien plus fluet,
Présentement sera muet ;
L'"entier" traduit du locataire
La demeure ou le pied-à-terre.

LOGOGRIPHE

Lecteur, je suis toujours et je ne fus jamais ;
En tous lieux constamment je vis, meurs et renais.
Tu peux, dans les sept pieds sur lesquels je chemine
Trouver ce que l'on suit descendant la colline ;
Un piège au peuple ailé, tendu par l'oiseleur ;
Un reptile fameux dans la Sainte-Ecriture ;
Cet endroit qu'en juillet ravage le faucheur ;
Enfin, un instrument propre à l'agriculture.

LE SOLDAT



Découpez les huit dessins noirs. En les plaçant convenablement, vous obtiendrez l'image, "en blanc", d'un gentil troupier de l'armée française.

ENIGME

Seule ou jumelle, mon partage
Est d'être utile également.
D'une coquette à beau plumage
Je fais pourtant l'amusement.
Pour le petit maître volage
Je ne suis qu'un joujou d'enfant ;
Je me prête à leur badinage,
Quoique parfois trop indécant.
Alors, mon nom, mon entourage
Ont subi quelque changement.
Pour un savant et pour un sage,
Mon rôle devient important.
Jumelle : au milieu du visage
On me place honorablement.
Seule... Eh ! finis ton verbiage ;
Si tu babillais davantage,
Adieu l'énigme et le déguisement.

QUESTION ET CURIOSITE

LES PERRUQUES

On trouve dans l'"Encyclopédie perruquière", de l'avocat Marchand, 1754 : "L'article 63 des statuts de 1718 accordait aux barbiers-perruquiers le monopole de la vente et de la revente des cheveux ; les marchands en gros devaient, avant d'écouler leurs ballots, les apporter au bureau de la corporation où ils étaient examinés."

Il se faisait alors une énorme consommation de poil. Les têtes des femmes mortes ou vivantes étaient mises à contribution. Tous les commerçants avaient des coupeurs qui parcouraient les Flandres, la Normandie et la Hollande ; les cheveux du Midi étaient les moins recherchés, et les normands faisaient prime. Les plus chers furent toujours les blonds et les blancs.

La rareté des cheveux était devenue telle à la fin du règne de Louis XIV, que le crin fut utilisé pour les perruques communes.

En 1700, on écrivait : "Depuis que la perruque a été reçue, les têtes des morts et celles des femmes se vendent cher, étant la mode que les sépulcres et les femmes fournissent le plus bel ornement à la tête des hommes."

On fit aussi des perruques en laine pour les matelots, et d'autres en fil de fer, par économie.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 65

Devinettes. — I. Le Soufflet. — II. L'écho.

Rébus graphique. — Le souci de parvenir fait surmonter les difficultés.

Enigme-Logogriphe. — Image et Mage.

LE GORILLE VOLEUR D'ENFANT

La plus grande frayeur de ma vie, me dit Jean Lambert, l'heure la plus anxieuse que j'aie vécue se passa dans la forêt, à l'embouchure du Gabon.

J'étais allé là-bas en explorateur, colon et digger, faisant tous les métiers que peut entreprendre un homme ayant assez de la vie lourde et sans issue d'Europe, d'un garçon décidé à faire autre chose que ce que la routine vous condamne à faire indéfiniment dans la mère-patrie, et désireux, à force de travail, de fatigues, de périls, à conquérir enfin une situation indépendante et un peu de bonheur.

Nous ne reviendrons pas, si vous le voulez bien, sur cette fable ridicule, qui prétend que le Français n'est pas bon colon, et plus mauvais explorateur. La légende a fait son temps.

Nous étions partis cinq gaillards résolus, solides et courageux, à la recherche de tout ce que nous pourrions trouver de négociable, d'exploitable, de productif, caoutchouc, minerais, perles précieuses ou poudre d'or.

Avec nous se trouvaient nos femmes, hardies, pleines de vigueur, de bonne volonté, qui nous secondaient admirablement dans notre entreprise.

Nous formions comme un petit village d'amis nous connaissant depuis l'enfance et pouvant compter en tout et pour tout les uns sur les autres.

Pour égayer nos heures de repos après les fatigues du jour, car on peinait dur, nous avions qui un, qui deux enfants.

Moi, j'avais mon fils, Marcel, âgé de sept ans.

Ce garnement avait l'âme de l'explorateur, du pionnier.

Il ne voulait jamais rester au campement avec sa mère, et il trouvait toujours un prétexte pour s'échapper et venir me retrouver.

Bien entendu, si au départ je recommandais sérieusement, pour la forme, au gamin de rester avec sa mère, j'eusse été absolument désolé s'il n'avait pas couru sur mes traces.

D'ailleurs, j'avais soin de marquer mon passage, de temps en temps, d'un coup de hache... et mon garnement ne s'y trompait pas.

J'entendais bientôt, derrière moi, un cri joyeux : "Papa ! Papa !"

Et comme excuse :

—T'as oublié ton tabac, ta pipe, ton couteau ! Ruse d'enfant à laquelle je semblais croire.

Et comme il était trop loin, je n'avais soi-disant pas le cœur de le renvoyer, et lorsqu'il m'assurait que sa mère ne serait pas inquiète, je le gardais avec moi.

Cependant, arrivé sur le chantier, je lui recommandai de ne pas trop s'écartier.

Nous récoltions à ce moment du caoutchouc, ayant trouvé une assez riche provision de lianes.

Le pays était suffisamment sûr, nous faisions en travaillant assez de bruit pour écarter les fauves, au demeurant assez rares.

Mais nous avions relevé à diverses reprises des traces de passage de gorilles.

Et le gorille était un animal extrêmement redoutable, et cette région est vraiment son pays, sa patrie.

Le gorille est le plus fort, le plus grand des Primates. Il atteint jusqu'à 5 et 6 pieds de haut.

Bâti grossièrement, lourdement avec des bras énormes et une poitrine d'une puissance colossale.

Les bras atteignent jusqu'au-dessous du genou. Sa tête est large, écrasée, avec des saillies accusées fortement au-dessus des yeux.

Les indigènes qui travaillaient avec nous ou nous servaient de guides, superstitieux et très craintifs, nous racontaient des hauts faits concernant ces singes, auxquels nous ne voulions pas trop ajouter foi. Cependant, il en est auxquels on n'a pas voulu croire et qui, cependant, sont vrais.

Dire que le gorille attaque l'homme, qu'il chasse le lion de son repaire, cela est exagéré, mais il se bat avec le léopard, les autres animaux, et quand l'homme l'attaque, il devient extrêmement méchant et d'une cruauté féroce.

Les gorilles vivent sur les arbres, où ils construisent un abri pour eux, leur femelle, leur petit. Il est pourvu d'un talon, comme l'homme, et marche debout, mais il ne combat que dans les branches d'arbres.

Il n'attaque pas l'homme, c'est à peu près cer-

L'angoisse, la surprise, la terreur me clouèrent un moment au sol.

Mais je me ressaisis vivement, j'avais mon fusil, qui ne quitte jamais l'épaule d'un pionnier, et ma hache à la main.

Mon fusil me devait être, je le compris de suite, inutile, car je ne pouvais tirer sur le gorille sans risquer de toucher mon enfant.

Je jetai l'arme et, muni seulement de ma hache, je commençai à grimper à l'arbre à la poursuite du gorille voleur d'enfant.

L'animal tenait mon fils serré contre sa poitrine, il grimpait avec trois pattes bien plus rapidement que moi, il devait atteindre le sommet de l'arbre, sauter sur un autre arbre, et ainsi fuir, fuir et se perdre dans le dédale des branches.

J'étais comme fou, et le désespoir, le danger croissant décuplait mes forces, je montais, grimpais, je ne sais pas comment, et serais incapable de recommencer.

Le hasard voulut que, tandis que le gorille allait passer sur une autre branche, je puisse l'atteindre à la jambe d'un coup de ma hache.

Il poussa un cri de douleur, s'arrêta, furieux.

Je grimpai encore.

La bataille allait avoir lieu.

Le gorille, cependant, pressentant le danger, pour parer les coups que je lui portais, eut l'idée de saisir mon fils par son vêtement et de me le présenter au bout de son bras, s'en faisant un bouclier.

Je ne pouvais frapper à présent sans atteindre mon fils... et j'eus peur non seulement de frapper Marcel d'un coup de hache, mais de voir le gorille, blessé, pour mieux se défendre ou fuir plus aisément, lâcher mon enfant et le précipiter à terre du haut de l'arbre.

Marcel eût été tué en tombant sur le sol.

Cependant, au cours de cette lutte, j'ai fini par saisir mon fils par une de ses mains.

Nous nous mîmes alors à tirer Marcel, le gorille par en haut, moi, par en bas. L'enfant pouvait être écharpé. Il pleurait, criait de douleur.

J'ai pu parvenir à me dresser sur la branche sur laquelle je me tenais.

Alors, j'ai pu tirer l'enfant à moi, me rapprocher du gorille et lui donner un coup de hache sur la main qui retenait le petit.

Le gorille poussa un

cri d'effroyable douleur.

Il agita sa main ensanglantée, lâcha Marcel et, affolé, se mit à grimper plus haut, à fuir.

Mon fils était sauvé.

Je le redescendis à terre. Une fois là, au milieu de nos amis, accourus, je le couvris de baisers et je me mis nerveusement à fondre en larmes.

—Dites-moi, est-ce que M. Ziégler connaît bien Mlle Bruckles ?

—Il ne peut pas la bien connaître ; sans cela, il ne l'aurait jamais demandé en mariage.

* * *

Le père donne des conseils à son fils.

—Vois-tu, Maurice, les plus petites dépenses chiffrées à la longue : j'ai dépensé, dans les dix dernières années, au moins deux dollars, rien que pour des bains.



LE GORILLE VOLEUR D'ENFANT

tain, mais il s'en prend aux enfants, qu'il emporte dans son repaire.

Et nos noirs nous racontaient là-dessus mille histoires en vérité fantastiques.

Ils nous disaient que les gorilles prenaient les enfants, et les élevaient comme leurs petits, les rendaient si sauvages que ces petits hommes, devenant grands, finissaient par n'être plus que des singes.

Inutile de faire entendre raison sur ce point aux noirs et de leur démontrer l'absurdité de cette croyance.

J'avais entrepris de le faire, cependant. Il faillit m'en coûter cher.

Un jour que mon fils Marcel s'amusait non loin de moi, comme d'habitude, à couper des lianes à caoutchouc, et qu'il travaillait avec ardeur, tout à coup j'entendis des cris de terreur, des appels au secours.

J'accours et je vois avec effroi mon fils qu'un énorme gorille emportait rapidement.

UN RÉVEIL PEU AGRÉABLE

Un de nos amis avait reçu l'hospitalité dans une hutte vénézuélienne, sorte de carbet fait de lattes de bois et de feuilles de waïe, faune luxuriante, mais qui a le grave défaut de donner asile à des myriades de mosquitos, et parfois aussi à des serpents.

Entre les lattes de bois, on suspend des hamacs en fibres d'aloès, dans lesquels les voyageurs passent la nuit, de façon à se soustraire à l'humidité constante du sol. Quant aux bagages, ils sont posés sur le soi, dans des caisses ou dans des

coë, s'éparpillant en mottes, puis d'un trou, fendillé comme une crevasse volcanique, sortait un boa "ouji" (sorte de serpent d'eau qui doit être le "surunchiou" des Brésiliens), lequel, sans demander son reste, s'éloigna en rampant vers l'une des ouvertures du carbet.

Assez intrigué par cette mésaventure, le voyageur se remit en route, vers le soir; ayant trouvé l'hospitalité chez un "nanero", il lui en demanda l'explication, laquelle était des plus simples... à condition d'être du pays, bien entendu.

Durant l'été, beaucoup de cours d'eau du Vénézuéla sont à sec, et leurs habitants, jacarets (crocodiles), tortues, serpents, s'enterrent dans le sol



beaux, en prévision d'une inondation toujours à craindre dans ces pays étranges.

Or, notre ami se réveilla le lendemain, en sursaut, inquiet par un bruit insolite qui se faisait entendre du côté de ses bagages.

Sauter de son hamac, saisir son winchester et chercher la cause de ce bruit, fut l'affaire d'un instant.

Mais sa surprise fut sans bornes, quand il vit ses caisses changer de place, comme sur un chariot invisible.

Il regarda le sol; nulle trace d'infiltration, donc ce n'était pas l'inondation habituelle.

Avant que notre ami ait pu se donner à lui-même une réponse convenable, la terre était lan-

humide, au sein duquel ils passent leur "sommeil d'été" (comme les marmottes hibernent au fond des grottes), jusqu'à ce que les pluies bienfaites viennent leur rendre la vie et leur humide élément.

Et soit que le voyageur eût heurté par mégarde, pendant son sommeil, l'"in pace" du serpent, soit qu'il y eût jeté de l'eau, la veille, avant de s'endormir, le serpent avait senti quelque chose d'insolite au-dessus de lui, et avait jugé bon de changer de logement.

Voilà, n'est-il pas vrai, un trait de moeurs qu'on ne connaissait guère chez les serpents?

L. MAC-VELTON.

FLEURS ET PARFUMS

Le goût des fleurs se perd, dit-on, les horticulteurs pessimistes croient, ou veulent faire croire à l'existence d'une crise horticole.

La fleur ne se vend plus... Qui le croirait dans ce merveilleux centre de culture florale qui s'étend de Toulon à Menton et se poursuit luxuriant jusqu'à San Remo?

La fleur, là, règne en maîtresse souveraine, maîtresse de beauté et de volupté, dans un charme de couleur, de parfum et de forme.

Il n'y a point de crise, là; heureusement, et il suffit de voir la luxuriante profusion de fleurs, étalées sur le carreau ou dans des corbeilles au marché de Nice, pour s'en convaincre.

Quelle richesse de couleurs! Quelle grisserie de parfums!

Le cornet de satin blanc de l'arum au pistil d'or montre, la fragance des oeillets poivrés, l'iris noir pailleté d'or, fleur sinistre qui eût ravi Baudelaire, se mêlent harmonieusement, et l'orange banalisé, fleurs et fruits, répand sur le tout son parfum violent.

Les violettes, les anthémis, les renoncules, les roses à profusion trouvent acquéreurs, que ce soient des altesses ou de menus touristes.

Le goût des fleurs ne se perd pas ici, pas plus qu'à Paris, sans doute, mais là, comme ailleurs, la diffusion des producteurs a créé des concurren-

ces, les marchands, grands ou petits, se sont décuplés, et les bénéfiques se sont ressentis de cette diffusion: il a fallu partager. Grosse affaire! Les "partageux" ne sont pas nombreux en notre temps, mais que faire? Laisser clamer les gros bonnets du commerce des fleurs, fâchés de partager avec les petits marchands, et acheter toujours la fleur qui nous fait plus charmeuses, qui nous rappelle des joies, qui éveille des souvenirs, qui avive des amitiés; il nous semble, d'ailleurs, que tant qu'il y aura des femmes pour rêver, aimer, souffrir, se souvenir, elles achèteront des fleurs, pour réaliser le rêve, aviver l'amour, apaiser la souffrance, perpétuer le souvenir.

Si même on perdait ce goût des fleurs (ce qui serait un triste retour à la barbarie), le commerce des fleurs aurait encore un débouché: la parfumerie.

Tous les parfums ne sont point encore fournis par la chimie en dissolant la houille ou la tourbe. Il y a des parfums, les plus rares, les plus doux, qu'on retire des fleurs; et c'est là l'industrie charmante de Grasse.

A Grasse, ce qui surprend dès l'arrivée, ce sont les affluves embaumés de mille parfums divers, produits par les pétales de roses, de violettes, de tubéreuses, de jasmins, de lys, qu'on distille partout.

Parfumerie, distillerie de parfums, voilà les enseignes que l'on peut lire de toutes parts dans

cette curieuse petite ville, bâtie en amphithéâtre dans un site d'une splendeur réelle. Une couronne de montagnes, les Alpes déjà grandioses, encercle Grasse dans une sorte de bracelet qui s'ouvre et s'élargit vers le sud, et de toutes parts, les champs de roses, de violettes, de géraniums, d'orangers, de jasmins, de tubéreuses, de jonquilles, attestent l'essor de l'industrie locale.

On distille les roses, les violettes, les jasmins, les lys, pour faire les parfums, les eaux de toilette, chères aux mondaines, et l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche demandent aux fleurs de France les parfums capiteux qui font leurs femmes plus belles et plus séduisantes.

C'est par millions que se chiffrent les envois de parfums, essences, huiles odorantes, que Grasse fournit à l'Amérique, à l'Angleterre, à la Russie.

L'essence de roses de France est surtout recherchée, et atteint le prix coquet de trois mille francs le kilog! Ce chiffre paraît fantastique, mais devient réel, si l'on songe que, pour 1 kilog d'essence, il faut dix mille kilogs de pétales de roses à 20 centins le kilog; et si l'on ne paie pas le kilog d'essence dix mille francs, c'est que les distillateurs diluent encore cette essence dans une notable proportion d'eau pour la livrer au commerce dans l'état normal.

Presque tous les parfums sont tributaires de l'industrie de Grasse; et seuls les parfums communs à bas prix demandent à des combinaisons chimiques de donner l'illusion de la senteur exquise des fleurs: violettes, roses, jasmins, héliotrope.

Que les pessimistes se rassurent donc, la fleur n'est pas près d'être délaissée, si quelques-uns veulent prohiber les fleurs des cérémonies funèbres, il reste encore les fêtes de joie où la fleur demeure reine incontestée, reine de beauté, de parfums et de volupté!

VARIÉTÉS

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre en premier. — PASCAL.

—C'est honteux, pour un enfant de votre âge, de tenir un pareil langage et de jouer de la sorte; savez-vous comment vous finirez si vous continuez?

—Oui, monsieur, je finirai cocher de fiacre!

—On m'a dit que Williams n'a jamais perdu la tête dans un match de football.

—C'est vrai. Il a perdu une oreille, une partie de son nez et quelques dents, mais je n'ai jamais entendu dire qu'il ait perdu la tête.

—On ne fume pas ici.

—Mais je ne fume pas.

—Vous avez votre pipe à la bouche.

—Qu'est-ce que cela signifie? J'ai bien mes pieds dans mes bottes et je ne marche pas, cependant!

On parle dans un salon d'un écrivain dont les vêtements ne sont pas toujours d'une propreté irréprochable.

—Pourtant, fait observer quelqu'un, la tête n'est pas mal.

—Oui, il porte ses cheveux en brosse, mais il ne peut pas s'en servir pour ses habits.

Je rencontrai dernièrement un pauvre auteur dramatique, vêtu de misérables loques.

—Tu n'as donc pas réussi, pauvre ami? lui dis-je en lui serrant la main.

—Hélas!

—Raconte-moi cela, fis-je en le prenant sous le bras et en l'entraînant vers un restaurant.

—Oh! c'est bien simple, répondit-il. Toute ma carrière tourne autour d'un seul mot, le mot "pièce". Comme auteur, j'écris des pièces. Les critiques mettent en pièces les pièces que j'écris. Le public, quand il voit mes pièces mises en pièces par les critiques, n'a garde d'apporter sa pièce. Et finalement, voilà pourquoi mes habits sont en pièces!

UNIVERSALITE

L'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie connaissent la vertu remarquable du BAUME RHUMAL.

PAGE DE SAINT NICOLAS

HISTOIRE D'UNE PLUME ET D'UN CAHIER

Sur un beau cahier d'écriture tout neuf, Mme la Plume est étendue nonchalamment sur le dos, regardant choses et gens de son oeil oblique.

Elle est toute neuve aussi, Mme la Plume. Son acier poli et brillant reflète gaiement les rayons du soleil, qui viennent caresser sa nonchalance. Mais ne croyez pas, malgré son attitude si calme, qu'elle soit inoffensive, la belle paresseuse. Elle a le bec pointu, la commère. Ecoutez-la plutôt.

— "N'est-ce pas, Monsieur le Cahier, que l'on est bien, étalés ainsi au grand air. J'étouffais dans cette boîte, où nous étions près de cent entassées. Vraiment, je ne comprends pas que l'on ne m'ait déjà depuis longtemps exposée à l'admiration de tous."

— "C'est absolument mon cas, chère Madame. J'étais comme vous empilé sous un tas d'autres malheureux, sans air... au lieu de charmer les yeux par ma blancheur immaculée... Que de temps perdu !

— "On aurait pu, cependant, reprendre la plume, choisir un autre milieu pour nos débuts dans le monde. Quel affreux voisinage ! Voyez donc à ma gauche la vilaine règle toute tachée d'encre, rayée, salie... Fi, qu'elle ne m'approche pas !

— "Et cette gomme, ajoute le cahier, tout usée sur les bords, grise de poussière... qui empeste le caoutchouc... croyez-vous que ce soit une agréable compagnie ?

A ce moment, un léger courant d'air vint déranger l'équilibre d'un crayon posé sur le bureau. Il oscilla une seconde, essaya en vain de se tenir et roula sur la pente, traversant le cahier, heurtant la plume sur laquelle il passa d'un bond, et vint se briser la pointe sur le plancher, où il resta étourdi.

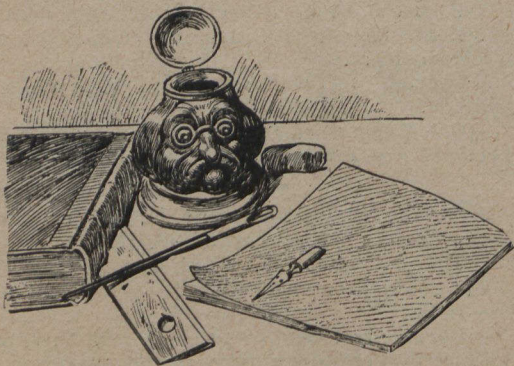
Les derniers échos du bruit de sa chute s'étaient éteints que la belle paresseuse tremblait encore de colère.

— "Conçoit-on cette audace et cette maladresse ? disait-elle d'une voix vibrante. Me passer sur le corps ? L'insolent ! Avez-vous remarqué la tournure grotesque de ce petit pointu ? Sa triste mine toute plombée. Était-il assez laid ?

— "Un être inutile et malfaisant, sans doute, renchérit le cahier ; bon tout au plus à s'aller casser le nez par terre... Il a failli laisser sur ma superbe page blanche la trace de son passage.

A ce moment, un vieil encrier bourru prit la parole.

— "Cesserez-vous bientôt, blancs becs que vous êtes, de jacasser ainsi à tort et à travers.



Pensez-vous être ici pour perdre votre temps en méchants bavardages... ?

— "Vilain moricaud, repartit la plume d'un ton piqué, nous sommes ici pour employer notre temps comme bon nous semble, et n'avons que faire de vos conseils. Contentez-vous donc d'admirer notre pureté et notre beauté, si vous êtes toutefois capable de l'apprécier..."

— "Votre pureté... ricana l'encrier. Non, laissez-moi rire ! Et travaillez !"

— "Travailler, reprit dédaigneusement le cahier... N'est-ce donc pas assez d'être beau et de charmer les yeux..."

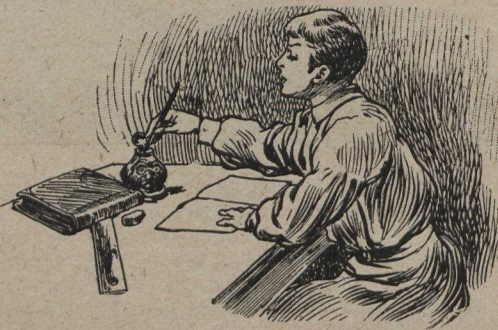
— "Laissez, laissez cette sottise querelle, mon chr ami, interrompit la Plume. Fi, n'allons pas nous commettre avec des gens de cette espèce..."

On entendit à ce moment l'Encrier glousser de rire, comme si cette réflexion l'amusait prodigieusement. En même temps, une vieille et sage grammairienne, toute jaunie et ridée, éleva doucement une voix chevrotante :

— "Mes petits amis, disait-elle, vous êtes jeunes et sans expérience, sinon vous sauriez que chacun ici-bas doit apporter sa part de travail. Croyez-moi, l'oisiveté vous usera sans profit tout aussi vite que le labeur le plus assidu. Vous, jeune coquette, brillante et fière, vous serez rongée affreusement par la rouille implacable, contre laquelle il n'y a nul remède. Vous, orgueilleux cahier, vous serez jauni par le temps, noirci par la poussière, sali par l'humidité, souillé par..."

— "Que nous raconte cette vieille radoteuse ? interrompirent à la fois nos deux étourdis... A qui prétend-elle en faire accroire ? Ah ! ah ! notre maître va bien rire lorsque nous lui ferons part de la singulière prétention de cette pédante de nous faire travailler..., pour nous abîmer et nous salir !..."

A ce moment précisément entra leur maître, dont il parlaient. C'était le petit Armand, un ami



de nos jeunes lecteurs. Il semblait très pressé. Aussi, sans prêter l'oreille au discours que nos orgueilleux s'apprêtaient à lui faire, il assujéti la belle plume neuve à son porte-plume, l'enfonça jusqu'au cou dans le vieil encrier bourru... et sur le beau cahier blanc, tout immaculé, se mit à tracer de superbes bâtons.

JEUX POUR LES VACANCES

LE JEU DE BARRES

Le jeu de "barres" est un amusement à la fois très agréable et très salutaire, car il force les joueurs à une gymnastique continuelle.

Pour jouir de ce jeu, on choisit un emplacement assez vaste et uni qui permette de courir aisément. On divise les joueurs en deux groupes ou partis qui renferment le même nombre de combattants.

Aux deux extrémités opposées du terrain, chaque parti trace une ligne à terre ; cette ligne représente le camp.

Le sort décide d'abord quel parti devra attaquer le premier.

On s'aligne, et l'un des joueurs du groupe qui attaque, sort de son camp et dit : "Je demande barre contre un tel."

Le joueur provoqué avance la main droite et son adversaire frappe trois coups en ayant soin de s'enfuir vivement après avoir frappé le troisième coup. Si son adversaire peut le toucher avant qu'il ait regagné son camp, il devient son prisonnier.

Aussitôt que le fuyard poursuivi est près d'atteindre son camp, un autre joueur du même camp quitte la ligne pour chercher à frapper à son tour le poursuivant et à le faire prisonnier ; celui-ci se dérobe de son mieux, un nouveau joueur sort du camp opposé, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un

des deux partis soit tellement affaibli par la perte de ses combattants prisonniers qu'il ne peut plus continuer la lutte.

Chaque joueur qui fait un prisonnier doit crier : "Pris !" lorsqu'il a touché son adversaire.

Tout joueur sorti de son camp pour poursuivre un adversaire précédemment sorti du sien est dit avoir barre sur lui.

La délivrance des prisonniers a lieu de la manière suivante :

Les prisonniers se rangent sur une seule file en se tenant par la main, en avant du camp ennemi. Si l'un de leurs camarades réussit, sans être pris,



à toucher le premier en tête de la file, tous sont délivrés et peuvent regagner leur camp. De leur côté, les gardes des prisonniers font tous leurs efforts pour empêcher les libérateurs d'approcher des prisonniers, et pour les faire prisonniers eux-mêmes.

Dans le jeu appelé barres forcées, les prisonniers passent dans le camp ennemi et augmentent les combattants de ce camp.

TOTOR ET LES ANES

Totor revient de la promenade avec son papa. Vient à passer un petit âne qui tire courageusement sa charrette de légumes.

— Papa, dit Totor tout à coup, est-ce que les ânes ont mal aux dents ?

— Assurément, mon enfant, pourquoi pas ? Tu y as bien mal, toi !

— Eh bien, vrai ! il en faut, alors, du coton, pour mettre dans leurs oreilles !

LA BORNE

Ulric habitait une charmante maison, entourée d'une belle pelouse toute verte, sur laquelle croissaient une quantité d'arbres fruitiers. A ce verger touchait un pré qui appartenait au voisin. Ulric eut assez peu de conscience pour chercher à agrandir sa pelouse au détriment d'autrui. Il se leva donc au milieu de la nuit, et, profitant de l'obscurité, il avança secrètement dans le pré du voisin la borne qui servait à marquer la séparation de leurs propriétés respectives.

Quelque temps après, il prit une échelle et l'appliqua contre un arbre pour y cueillir des cerises. Mais, lorsqu'il fut arrivé tout au haut, il tomba en arrière avec l'échelle, qui était placée trop verticalement, et il se cassa la nuque sur un des angles de la borne. Si Ulric n'avait pas déplacé la borne, il serait tombé au delà, et il se serait fait peu de mal sur l'herbe moelleuse de la pelouse. Aussi, a-t-on coutume de dire, par allusion au malheur dont il fut victime :

L'homme qui fait le mal, D'en l'aveugle à dessein. Il se prend le premier au piège qu'il apprête ; Et, s'il déplace, un jour, la borne du voisin, Il y tombe lui-même et s'y casse la tête.

JEUX ET AMUSEMENTS

QUESTION DROLATIQUE

Quelle différence y a-t-il entre une personne et un crayon ?

RECONSTRUCTION

Avec les lettres suivantes, faire le nom de trois illustres capitaines français :

AA CC D EEE I NNNN O R TTT U.

CHARADE

Une lettre est mon un, d'un emploi peu fréquent— Mon second est appartement, Et c'est mon entier qui l'habite, Ainsi qu'un soldat sa guérite.



"Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**
Aucun autre savon Pégale

ALBERT TOILET SO P CO., MONTREAL
36**-n-y



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

VARIETES

Définition du mot fusil : Instrument que font partir les braves et qui fait partir les poltrons.

Entre époux :
Elle. — Si je mourrais, qu'est-ce que tu ferais ?
Lui. — J'en deviendrais fou.
Elle. — Tu te remarierais ?
Lui. — Oh ! pas fou à ce point-là.

Un examinateur ayant demandé à un candidat de lui nommer tous les os de la tête, celui-ci hésita, balbutia et finit par dire :
— C'est bizarre, je ne puis les nommer en ce moment, et pourtant, je les ai dans la tête.

Le docteur S..., qui, étant malade, fut un jour menacé d'une application de vésicatoire par des médecins à bout de ressources, s'écria, avec une véritable indignation :
— Ah ça ! me prenez-vous pour un client ?

Un apôtre de la ligue anti-alcoolique entre chez un marchand de vin et, avisant un buveur invétéré, se met à lui exposer les dangers de sa passion.
— Savez-vous, lui dit-il, que si l'on administre à un chien cinq centigrammes d'alcool, il tombe aussitôt raide mort.
— Eh bien ! répondit tranquillement le buveur, ça prouve que l'alcool n'est pas fait pour les chiens. Et, levant son verre : "A ta santé, ma vieille branche."

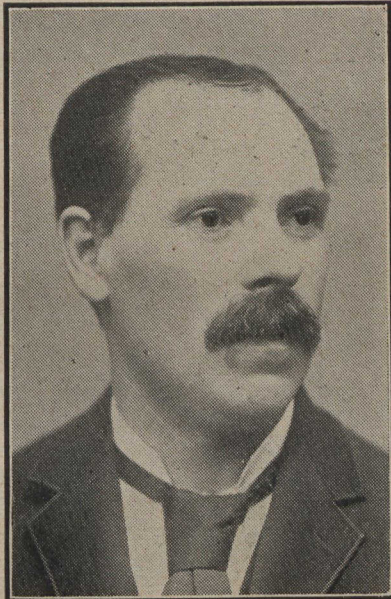
LE CHOIX A FAIRE

Pour guérir le rhume, en général, les affections de la gorge et des poumons, le seul remède réellement efficace est le **BAUME RHUMAL**.

NÉCROLOGIE

S'il est vrai que "l'éloge des absents se fait sans flatterie", nous avons particulièrement raison de faire droit au désir de plusieurs de nos lecteurs en publiant dans ces colonnes le portrait d'un cher disparu, et quelques notes-souvenir sur l'époux, le père et l'ami véritablement idéal que fut feu Alexis Foucher, décédé le 21 mars dernier, à l'âge de 51 ans et 7 mois.

Toute la carrière de ce compatriote peut se résumer en peu de mots. Aussi, nous ne saurions mieux faire que de reproduire ces quelques lignes extraites de l'éloge funèbre d'un fils éploré, qui nous dit avec



FEU M. ALEXIS FOUCHER

toute la tendresse d'un cœur sincèrement ému ce que fut son père :

"Sincère dans les discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs et remarquable dans les moindres choses."

Oui, voilà bien ce que fut la vie du simple citoyen, que l'amour du devoir a grandi, et dont la mort prématurée laisse un vide affreux dans bien des cœurs amis.

Nous saluons une dernière fois cette figure affable, dont la sérénité semble dire à tous : paix et espérance.

C'est d'ailleurs cette grande pensée et cette pieuse consolation qui se dégagent naturellement de cette vie de devoir.

R. I. P.

Au guichet d'un bureau de poste :
— Ce sont des papiers d'affaires, madame... demande l'employé.
— Oui, monsieur.
— Faut-il les recommander ?
— Inutile.
— Ils sont donc sans valeur ?...
— Sans aucune valeur... c'est mon contrat de mariage.

Mgr de Sansai, archevêque de Bordeaux, avait parlé et gagné contre M. Damiran, un de ses grands-vicaires, une dinde aux truffes. Le carnaval approchait, il rappelle à ce dernier sa gageure et l'invite à la réaliser.

— Monseigneur, dit le vicaire, qui voulait s'en dispenser, les truffes ne valent rien cette année...

— Bah ! bah ! répond Mgr de Sansai, c'est un bruit que les dindons font courir.

MERELY A MATTER OF STYLE

To be decidedly up-to-date, the 1903 Summer Girl selects as the foundation of her smart appearance one of the graceful models of the

R & G CORSET

Attractive new styles in dainty cool baste insure comfort, freedom and the correct figure that the summer gowns demand.

Gants de Dentelle 20 cts et plus.
Très chic.

DONNE GRATIS

Aux personnes qui cassent leurs buscs, nous donnons un **acier-protecteur** avec nos **corsets**.—Demandez-le.

Corsets et Gants réparés à peu de frais.



Spécialités :—Corsets 30 à 36 pcs pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Lacés sur les côtés, \$1.25 et plus

J. B. A. LANGTOT, 152 RUE ST-LAURENT,
Téléphone Main 3187. Fabricant de Gants.

HESITATION LEGITIME



— Ces chauffeurs sont fous de descendre à toute allure... Prévenons-les qu'en bas se trouve un précipice...

— Est-ce bien utile ?...

— Certainement... je ne les connais pas, mais peu importe...

— C'est que, moi... je les connais.

— Raison de plus...

— C'est que... c'est mon oncle le millionnaire avec ma belle-mère...

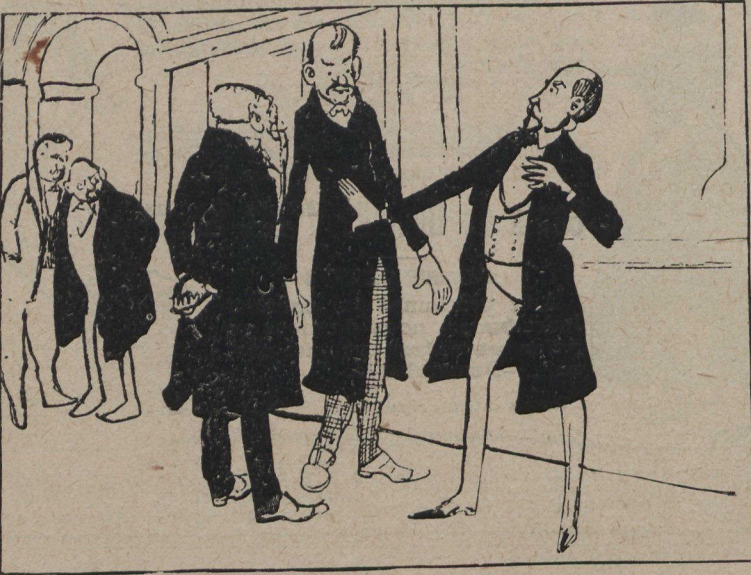
HOTEL GARNI



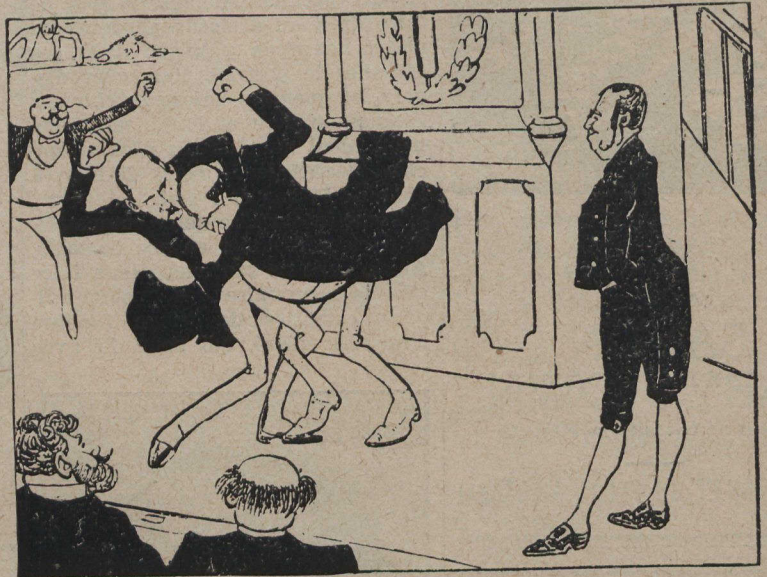
LA BONNE. — C'est un étranger qui demande le prix des chambres... il a l'air d'avoir le porte-monnaie bien garni. Qu'est-ce qu'il faut lui prendre ?...

LE PATRON (distrainment). — Ben... son porte-monnaie, parbleu !

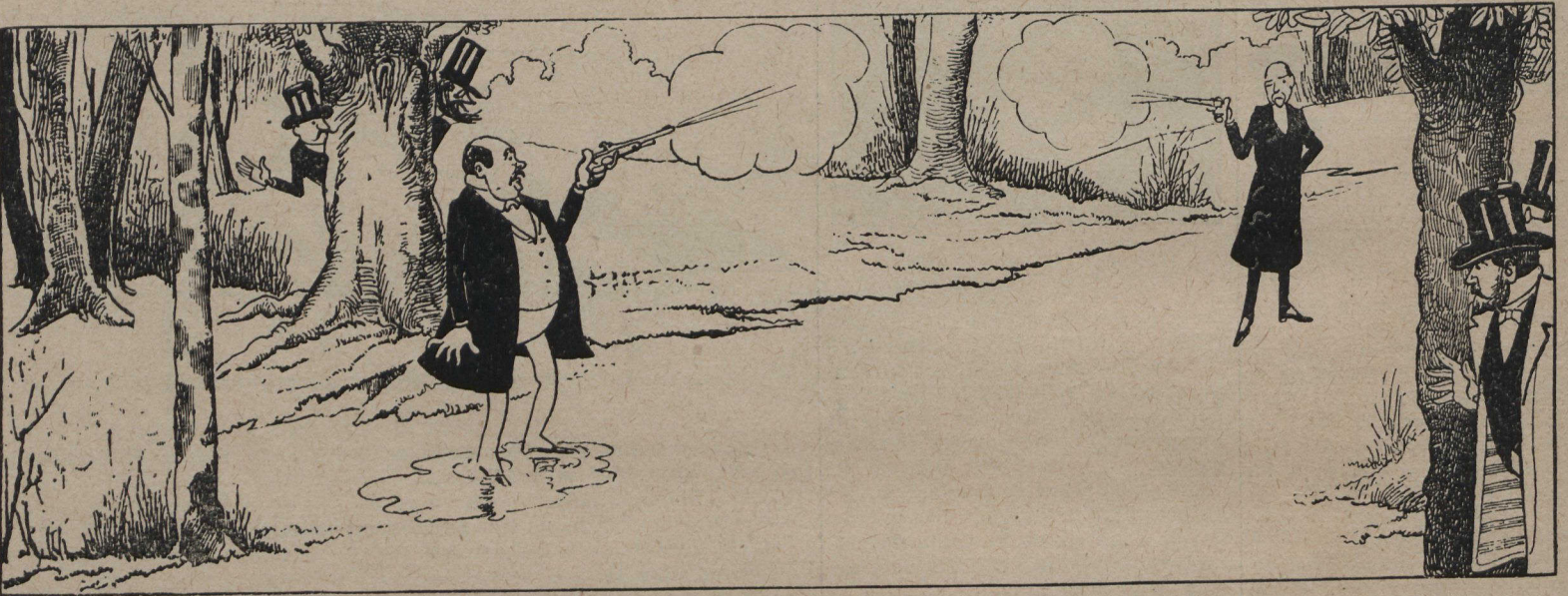
LES DUELS PARLEMENTAIRES



—Moi ! vous servir de témoin, jamais, monsieur ! Depuis que j'ai tué un homme en duel, j'ai juré de ne jamais plus m'occuper de ces soi-disantes affaires d'honneur.



—Un jour, pour un simple petit incident de tribune, comme il en arrive tous les jours, je dus, suivant l'usage, envoyer mes témoins à mon collègue.



—Nous nous battions au pistolet. Nul ne prévoyait l'issue fatale de cette rencontre. Le hasard voulut que mon adversaire se trouvât dans un endroit où la pluie de la veille avait laissé une petite mare. L'émotion du duel l'avait mis en sueur. Il prit un chaud et froid.



—Au dîner qui suivit le duel, pour ne pas m'offenser, il se força de manger. Nous ignorions son accident.



—Bref, il rentra chez lui atteint d'une pleurésie aiguë, doublée d'une indigestion. Huit jours après, il était mort !



—N'est-il pas terrible, messieurs, d'être tué pour une baliverne. La vie de nos députés est trop précieuse pour qu'ils la risquent ainsi, tout comme les spadassins d'autrefois.